

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

RUE CUJAS, 13. — 1872.

ALLEMANDS

ET

FRANÇAIS

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

METZ — SEDAN — LA LOIRE

PAR

GABRIEL MONOD

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

INFIRMIER VOLONTAIRE

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872



JE DÉDIE CES SOUVENIRS

AUX SŒURS DE CHARITÉ CATHOLIQUES

ET AUX INFIRMIÈRES PROTESTANTES

QUI NOUS ONT AIDÉ PENDANT CETTE CAMPAGNE

ET NOUS ONT TOUJOURS DONNÉ L'EXEMPLE

DU COURAGE ET DU DÉVOUEMENT

ALLEMANDS ET FRANÇAIS

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

ALLEMANDS ET FRANÇAIS

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS

RUE CUJAS, 13. — 1872.

ALLEMANDS

ET

FRANÇAIS

SOUVENIRS DE CAMPAGNE

METZ — SEDAN — LA LOIRE

PAR

GABRIEL MONOD

DIRECTEUR ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

INFIRMIER VOLONTAIRE

PARIS

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

1872

de blessés, disait-il, étaient encore sur le terrain; il fallait nous y porter au plus vite.

Il était quatre heures et demie, le ciel était couvert et il commençait à tomber une pluie fine et froide. Nous prîmes la route de Briey. Des paysans qui s'enfuyaient, les uns en carriole ou en chariots, d'autres à pied, tirant leurs vaches derrière eux, nous regardaient d'un air hagard, ne pouvant rien répondre à nos questions, sinon : « Les voilà, ils viennent! » Les femmes pleuraient et tremblaient. Un curé croisa notre route; il lisait son bréviaire. Comme nous lui demandions s'il savait quelque chose, il leva les yeux d'un air étonné, et reprit paisiblement sa lecture et sa promenade. Enfin au moment d'arriver au village de Landres, deux uhlans postés sur le point le plus élevé de la route, nous arrêtèrent de loin en criant et en nous visant avec leurs grands pistolets. Notre chef mit pied à terre, un officier de uhlans s'approcha, et avec la plus grande courtoisie, après l'avoir remercié des secours qu'il apportait aux blessés,

lui donna la note des endroits où notre aide serait le plus nécessaire. Il n'indiqua point naturellement les trop fameuses carrières de Jaumont où l'on ne s'était pas battu, mais Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes et Amanvilliers.

Le lendemain 21 août de bon matin nous étions à Saint-Privat. Malgré la prodigieuse activité des ambulances allemandes et le personnel immense dont elles disposaient, tant militaire que civil, des centaines de blessés étaient encore étendus par terre dans les rues, sur un peu de paille, sans pansement, sans nourriture. Dans les champs, tout jonchés de débris de la bataille, on enterrait les morts; mon imagination, frappée pour la première fois par ce sinistre spectacle, a conservé le souvenir, exagéré sans doute, de tous ces cadavres entassés en monceaux réguliers et formant comme de noires murailles. Nos ressources comme nourriture et pansements furent vite épuisées (1). Sur le conseil

(1) Je ne raconte rien des mille accidents de notre vie

d'un officier, nous eûmes la malheureuse idée d'aller à Doncourt, au quartier-général du prince Frédéric-Charles, demander l'autorisation d'envoyer chercher hors des lignes prussiennes des provisions et des secours. Nous fûmes reçus avec insolence; un officier supérieur d'état-major se répandit en invectives contre la lâcheté et la paresse des chirurgiens militaires français. Enfin, grâce à l'intervention bienveillante du docteur Lœffler, on se contenta de nous ordonner de rester à Doncourt, avec défense expresse de sortir du village, où d'ailleurs l'ouvrage ne manquait pas.

A peine y étions nous depuis vingt-quatre heures, que le 22, à trois heures et demie,

d'ambulance et n'ai pas voulu faire une histoire complète de notre campagne. Les récits de ce genre abondent et ils se ressemblent tous plus ou moins. Je n'ai voulu raconter ici que ce qui m'a paru caractéristique, et noter les circonstances au milieu desquelles j'ai recueilli mes observations. Les personnes curieuses de détails précis et pittoresques, peuvent consulter le livre si bien fait de M. Delmas : *De Frœschwiller à Paris.* J'ai cru en le lisant, relire mes propres souvenirs.

un officier de dragons blond et long appelle M. Monnier, et lui remet un papier ainsi conçu :

« La Société de M. F. Monnier, composée de MM..... partie de Paris le 19 au soir, arrivée le 21 à Doncourt, a l'ordre de se rendre immédiatement à Paris par les étapes suivantes :

« Le 22 août, à Etain, — le 23, à Aubréville, — le 24, à Suippes, — le 25, à Epernay, — le 26, à Mézy, — le 27, à Changis, — le 28, à Chelles, — le 29, à Paris.

« Ces Messieurs ne doivent pas s'écarter de la route qui leur est indiquée, et ils seront traités comme prisonniers de guerre si on les trouve sur tout autre point, parce qu'il y a des sujets suspects parmi eux (1).

« Cet ordre de marche est communiqué à toutes les autorités militaires, et le chef de la Société, M. Monnier, a le devoir de pré-

(1) Nous avons su plus tard qu'un de nos médecins avait en effet joué en Orient un rôle politique qui avait déplu à la cour de Berlin.

avaient crue victorieuse, refoulée sur Metz; les Prussiens, inondant déjà tout le pays et le rançonnant avec une minutie savante et impitoyable.

« Est-ce que l'empereur ne fera rien pour nous ? » nous disait une pauvre femme en pleurant.

Etain était occupé par les Saxons que commandait le général de Steinbach. Il maintenait parmi ses troupes la plus rigoureuse discipline. Nous avons vu châtier rudement un soldat qui avait volé un paquet de tabac. Grâce aux frères de la doctrine chrétienne et à l'hospitalité du percepteur, nous trouvâmes à Etain, bien qu'il fût déjà plus de neuf heures du soir, bon souper et bon gîte. Le lendemain nous partions pour Verdun. La route était déserte, on n'y rencontrait pas même d'éclaireurs prussiens. A Verdun pourtant toute la ville était en émoi. Elle était, disait-on, entourée d'ennemis; on nous conseillait de rester; les uhlans nous feraient quelque mauvais parti. Fort incrédules, nous

repartons dans la direction de Clermont. A mi-chemin de cette ville, par conséquent à huit lieues en avant des lignes allemandes, nous rencontrons en effet sur la grand'route deux uhlans. Ils se rangent de côté et nous regardent passer en fumant leur cigare. La veille ils avaient forcé les paysans d'un village voisin à détruire le télégraphe et le chemin de fer. Laissant sur notre gauche Aubréville où notre marche-route nous ordonnait d'aller nous présenter au commandant prussien (1), nous poussons droit sur Clermont où nous causons un immense émoi. La population, persuadée que l'ennemi va survenir d'un moment à l'autre, s'imagine en nous voyant que ce sont les Prussiens qui arrivent. On se précipite dans les rues à notre rencontre, et des femmes viennent nous supplier de ne pas leur faire de mal et de traiter la ville avec douceur.

(1) Les éclaireurs prussiens arrivèrent en effet ce même jour à Aubréville. Ils devaient relier par la vallée de la Meuse et l'Argonne, l'armée de Frédéric-Charles et celle du Prince Royal.

Nous voulions à tout prix rentrer au plus vite dans les lignes françaises. Le soir même nous étions à Sainte-Menehould, et le 25 nous arrivions au Chêne-Populeux où la population non moins affolée qu'à Clermont, venait d'apprendre l'arrivée de huit mille Prussiens. C'était nos trois voitures qu'on avait vues de loin sur la route.

A Monthois et à Vouziers nous avions trouvé des détachements de l'armée française; nous avions appris le mouvement de Mac-Mahon sur Sedan. Notre chef d'ambulance nous dirigea aussitôt vers les points où il jugeait que nous pourrions être le plus utiles. Le 27 nous étions établis à Raucourt, Sommehaute et Pouilly. C'est précisément entre ces trois points que se livra la bataille de Beaumont.

Le 28 et le 29 août l'armée de Mac-Mahon passa l'Argonne pour se rendre dans la vallée de la Meuse; elle se dirigea vers Beaumont par Stonne et la Bagnole, et vers Mouzon et Remilly par Raucourt. Une partie des troupes campa dans la vallée de Raucourt. Tout l'état-

major impérial s'installa dans le village. L'empereur n'osa pas se montrer en public. Il resta toute l'après-midi du 29 dans sa chambre, au rez-de-chaussée de la maison où il logeait. De temps en temps il écartait le rideau de la fenêtre et appuyait son front à la vitre, mais sans regarder dans la rue. Il était pâle, l'œil éteint, la moustache et les cheveux très-blancs. Deux cent-gardes étaient à la porte, aussi brillants que des soldats d'opéra ; les officiers d'état-major, étincelants sous leurs costumes chamarrés, causaient et riaient, avec une gaieté qu'ils affectaient sans doute, car nul ne se faisait d'illusions sur ce qui allait se passer. Le 30 l'armée reprit sa marche. Quand le matin, le soleil perçant les brumes, éclaira la vallée toute scintillante de rosée, lorsque la diane sonna, lorsque tout le camp se remplit des hennissements des chevaux, des murmures des voix, de l'éclat bigarré des uniformes, on croyait revoir la belle, la brillante, l'héroïque armée française qu'on connaissait naguère. Mais quand commença le défilé, l'heu-

reuse impression s'évanouit. C'était une cohue en désordre, un troupeau humain s'en allant stupidement à l'abattoir. J'entends encore des zouaves à qui nous demandions où ils allaient, crier tout d'une voix : « A la boucherie ! à la boucherie ! » — A onze heures, l'empereur monta à cheval (1) ; si mes yeux ne m'ont pas trompé, il avait teint sa moustache et s'était fardé. Deux ou trois paysans hasardèrent timidement un « Vive l'empereur ! » aussitôt réprimé par les énergiques et grossiers jurons des soldats. Napoléon III traversa lentement la foule qui encombrait la place ; il saluait à droite et à gauche ; pas un salut, pas un cri ne lui répondit. Un soldat se pencha vers moi et me dit à l'oreille : « Je voudrais bien lui f..... un coup de fusil à ce c.....-là. »

Une demi-heure après le départ de l'empereur, commençait la canonnade qui mit

(1) On a beaucoup parlé des embarras causés par les bagages de l'empereur. Je n'ai rien vu de semblable. Le 29 août, il n'avait avec lui, je crois, que trois fourgons. Sa personne gênait plus que ses bagages.

en déroute le corps du général de Failly. Mon ami D. et moi nous montons sur la colline pour voir où est le combat; un groupe de cuirassiers et de chasseurs interrogeaient avidement l'horizon du regard. On ne voyait pas les troupes, cachées par les mouvements du terrain et les bois, mais on voyait la fumée des canons et de la fusillade qui se déplaçait rapidement. Un des deux partis gagnait visiblement du terrain et avançait avec une prodigieuse vitesse. Un officier de chasseurs ne se tenait plus de joie : « Hein, comme ils fuient! ils ont déjà reculé d'une demi-lieue! » Nous nous regardions tristement, car nous savions mieux que cet officier de quel côté était venu l'ennemi. Une fois orientés, nous nous dirigeons rapidement vers une ferme où nous voulions prendre des voitures pour aller au lieu du combat. Mais toute la vallée était occupée par des troupes rangées en bataille. C'était le corps du général Douay. Nous rencontrons le général sur la route et lui demandons de passer.

— C'est inutile, répondit-il, vous ne pourrez pas arriver : restez au village, vous y aurez de la besogne.

— Avez-vous bon espoir?

Il laissa tomber sa main avec un air de profond découragement.

— Qu'est-ce qu'on peut savoir, dit-il.

Il avait fait faire halte. « Personne ne doit quitter les rangs. » Mais déjà, malgré les cris, les efforts des caporaux et des sergents, les soldats se débandent, courent au village en criant: « Ah bah! Nous en avons assez; quand on ne mange pas on ne se bat pas. Bonsoir! je file! » Le général voyait bien qu'il n'y avait rien à faire avec des troupes ainsi démoralisées; il disposa quelques braves compagnies en tirailleurs des deux côtés du bourg pour protéger la retraite, et la masse de son corps d'armée se précipita en désordre sur la route de Remilly (1). A l'entrée de Raucourt nous rencontrons un soldat du 21e de ligne.

(1) Le général Douay ne quitta Raucourt que lorsque tout son corps d'armée eut défilé, ainsi que le capitaine qui reste

— Qu'est-ce que vous faites ici, lui dis-je, vous êtes du corps de de Failly ?

— Ce que je fais, pardieu, je fais comme les autres. Regardez un peu.

Nous levons les yeux, et en effet du haut de la colline accouraient à toutes jambes des soldats en déroute, jetant leurs armes, leurs sacs, leurs képis. En un clin d'œil, l'ambulance installée dans la mairie fut remplie de blessés.

Les deux heures qui suivirent ne s'effaceront pas de ma mémoire. Il fallait panser les blessés, repousser les soldats valides qui cherchaient un refuge dans la mairie, leur donner un peu d'eau pour étancher leur soif brûlante. C'était un navrant spectacle que cette cohue d'hommes effarés, hagards, incapables de répondre aux questions qu'on leur adressait, ne sachant ni d'où ils venaient, ni où ils allaient, semblables à un

le dernier sur le navire naufragé. Comme chef d'armée, il n'a pas été sans doute à la hauteur de sa position, mais comme soldat, il a bravement fait son devoir.

troupeau de bestiaux surpris par l'orage. Mes impressions étaient si fortes et si multipliées que je ne m'aperçus pas que le combat s'était rapproché de nous, qu'on se battait tout autour du village ; je ne me rappelle pas avoir entendu pendant tout ce temps un seul coup de fusil ou de canon, quand tout à coup D. me dit : « Regardez, » et me montra, à cent mètres de nous, des soldats allemands et français, les uns au sommet, les autres à mi-hauteur de la colline, qui se tiraient les uns sur les autres. Chose étrange! ce qui me frappa, ce ne fut pas l'horreur, ce fut l'absurdité de leur action. Ils me parurent grotesques. Mais cette impression fit place presque immédiatement à une impression toute différente. Les Bavarois se mirent à tirer le canon sur le village. Un obus vint s'enfoncer avec un bruit sourd dans la toiture d'une maison en face de l'ambulance et fit tomber des décombres dans la rue. Il y eut mouvement d'effroi et un instant de confusion. Des blessés, tout à l'heure étendus presque sans force sur les

lits, se lèvent, se précipitent vers la porte; ils veulent fuir, trouver une cave où se réfugier. Il faut les recoucher de force. L'ambulance tout à l'heure pleine de monde, se vide en un instant. Nous n'étions plus que sept dans la grande salle, mon ami et moi, deux diaconesses protestantes et trois chirurgiens assis à terre dans un coin. J'étais un peu tenté de les imiter, mais n'osais, voyant deux femmes debout.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir? dis-je à une des infirmières.

— Non, cela effrayerait les blessés.

Un second obus démolit le toit d'une autre maison en face de nous. Nous pensions que le troisième serait pour nous. Un silence de mort se fit dans le village. Le dernier soldat français avait disparu, la rue était vide, les maisons closes. Tout à coup on entend le son lourd et mesuré des troupes qui avancent en marquant le pas, un : halte! retentissant; puis le bruit sec et fort de toutes les crosses tombant à terre. On vit affluer de tous côtés

de petits hommes laids, sales, coiffés de casques de pompiers. Mon ami D. rompit le premier le silence : « Et par des Bavarois! » dit-il.

C'était en effet les Bavarois. Ils avaient fait la veille une marche forcée, ils venaient de se battre pendant plusieurs heures : exténués, furieux, affamés, ils se précipitent sur le bourg et le mettent au pillage. J'avais vu tout à l'heure la bête humaine stupéfiée par la peur, je la voyais maintenant enragée par le combat. Les uns s'occupaient de voler les chevaux et les bestiaux, d'autres dévalisaient les armoires, saccageaient les boutiques; les épiciers y passèrent les premiers, des soldats versaient les pots de mélasse et de confitures dans de vieilles casquettes graisseuses, et y plongeaient leurs doigts avec délices; puis on déchira toutes les étoffes des marchands de nouveautés; d'autres se donnèrent le délicieux plaisir de casser des faïences. C'est un bruit si amusant! A l'auberge, un misérable petit journaliste, correspondant d'une gazette de

Vienne, mettait son pistolet sur la gorge de l'hôtesse qui s'évanouissait de terreur. Il voulait faire le brave et se montrer un vrai soldat. Chez le docteur Ledant, les soldats commencent par boire ou casser plusieurs centaines de bouteilles, puis ils montent au premier, ouvrent les armoires et se mettent à empocher les bijoux. D. arrive juste à temps; il appelle un officier, qui monte. Les soldats, épouvantés, se collent au mur. L'officier demande les noms de ceux qui ont touché aux bijoux, il les inscrit et d'un air gracieux assure qu'ils seront fusillés (1). Ceux-là partis, il en revint d'autres.

La nuit était venue. Nous la passâmes tout entière à défendre la maison du docteur contre l'invasion de nouveaux pillards. De pauvres femmes s'y étaient réfugiées pour échapper aux coups de ceux qui dévastaient leurs maisons. On entendait le bruit des portes défoncées, des armoires brisées,

(1) J'ignore s'ils l'ont été; mais je sais que le lendemain, il y eut plusieurs exécutions.

des bouteilles cassées, les cris, les chants. Nous pûmes heureusement protéger nos hôtes ; sachant quelques injures et jurons allemands, nous en accablions tous les soldats qui cherchaient à pénétrer dans la maison. Toute lumière était éteinte ; ils ne pouvaient nous voir, et craignant d'avoir affaire à quelqu'un de leurs officiers, ils se retiraient aussitôt. L'insolence est, aux yeux de l'Allemand, le signe distinctif de l'autorité.

Ce qu'il faut noter pourtant, c'est que dans cette nuit de désordre et de pillage, pas une seule femme ne fut outragée, et que le lendemain matin, tous ces hommes défilaient au pas, dans un ordre merveilleux, sans laisser derrière eux un seul traînard, sans qu'il fût possible d'en voir un seul qui fût ivre.

A partir du mercredi matin, la discipline reprit tout son empire et depuis ce moment, il n'y eut plus ni vol, ni violence, ni désordre. Mais bien des dégâts avaient été commis en cette seule nuit. Deux de nos chevaux avaient été enlevés ; celui du docteur avait aussi dis-

paru, mais nous réussîmes à le retrouver et à le reprendre. Les officiers bavarois furent assaillis des plaintes de tous les malheureux dépouillés, et ils les écoutaient avec une parfaite philosophie : « C'est la guerre, » était leur refrain. Un vieux paysan vint au général Stephan lui dire qu'on lui avait bu son vin et volé deux chevaux.

— Quant au vin, dit le général, je n'y peux rien ; mais où sont les chevaux, je vous les ferai rendre.

— Mais je ne sais pas où ils sont.

— Alors que voulez-vous que j'y fasse ?

Le paysan insistant, le général légèrement impatienté, lui dit :

— Mon cher ami, tout cela est très-malheureux, mais il ne fallait pas nous faire la guerre. Ce n'est pas nous qui l'avons voulue.

— Hé, mon cher ami, réplique l'autre en lui donnant une grande tape dans le dos, ce n'est pas moi non plus qui l'ai voulue.

— Pas si fort, dit le général en riant, et adieu, j'ai autre chose à faire.

Toute la journée du 31 août, toute la nuit et toute la journée du 1er septembre, les troupes allemandes défilèrent dans Raucourt, au pas, musique en tête, sur quatre hommes de front, pour laisser toujours la moitié de la route libre aux chevaux ou aux voitures qui avaient besoin de les croiser ou de les dépasser. Toutes les cinq minutes, halte de quelques instants pour que les rangs fussent toujours bien gardés, les distances bien observées; puis le flot coulait de nouveau, passant, s'arrêtant, reprenant tour à tour avec ses intermittences régulières et son uniforme rapidité. Le 1er septembre à quatre heures du matin commença la furieuse canonnade de Sedan. Jusqu'à midi, les officiers auxquels nous demandions des nouvelles répondaient que rien n'était encore décidé. A partir de midi, ils dirent que la journée paraissait tourner en leur faveur. A six heures, on sut que le drapeau blanc avait été arboré, qu'on traitait, les uns disaient pour la paix, les autres pour une capitulation. — Du reste, nul cri, nulle

expression bruyante de joie et de triomphe. Parmi les Allemands que j'ai vus ce soir-là, je n'ai entendu exprimer qu'un sentiment : la joie de voir la guerre terminée. Pour nous, ce dénoûment prévu ne nous étonnait pas; les émotions multipliées nous rendaient presque insensibles; nous espérions aussi la paix, et nous éprouvions une sorte de soulagement à penser que tous ces carnages allaient cesser. Raucourt contenait plus de neuf cents blessés, et le dégoût de ces scènes de sang nous montait au cœur.

La seule consolation qui nous restât dans cet accablement, c'est que l'empereur n'était pas tué, ni même blessé. Nous étions persuadés que le désespoir l'aurait poussé à chercher la mort au milieu de sa défaite. Nous tremblions déjà de voir la légende napoléonienne ressusciter sanglante et transfigurée, grâce à l'immensité même de ce désastre, expié par une mort héroïque. Ce dernier malheur fut épargné à la France. L'empereur était vivant et l'empire tué.

Dès ce moment, nous attendîmes tous les jours la nouvelle de la proclamation de la République, et l'annonce nous en parut si naturelle, que je n'ai pas noté dans mon journal quotidien la date où nous l'avons reçue.

L'espoir de la paix un instant caressé fut bien vite déçu. Le 4 septembre, des officiers allemands nous dirent que jamais on ne ferait la paix sans que l'Alsace et la Lorraine ne fussent rendues. La France ne pouvait pas consentir à l'abandon d'une partie de ses enfants sans lutter encore, si certaine que fût la défaite finale. Et d'ailleurs pouvait-on croire que son orgueil national, si accoutumé à la victoire, consentirait à s'avouer vaincu? C'était presque aussi invraisemblable que d'attendre la magnanimité et la modération de l'Allemagne, enivrée par le sentiment tout nouveau pour elle de sa prodigieuse vigueur. Aussi, après quelques jours de repos, l'armée allemande se mit-elle en marche sur Paris; le *Schwæbisches Merkur* eut soin de nous apprendre que l'entrée à Paris était une *récom-*

pense due aux troupes victorieuses, de même que l'Alsace et la Lorraine étaient le prix dû au peuple allemand.

Nous restâmes à Raucourt jusqu'au 26 septembre. Les premiers jours furent difficiles. Ce malheureux bourg avait dû fournir le 28 et le 29 août cent mille rations de pain, de vin et de viande à l'armée française. Le 30 il avait été pillé par les Bavarois, et du 1er au 10 septembre il eut sans discontinuer des ennemis à loger et à nourrir. Je dois dire cependant que le premier jour une fois passé les Allemands se conduisirent avec la plus grande modération. C'est grâce à eux que nos blessés n'ont jamais manqué de vivres, et que lorsqu'ils furent en convalescence, nous pûmes tous les évacuer sur les lignes françaises.

Je dois aussi rendre hommage aux habitants de Raucourt et au dévouement qu'ils ont montré pendant cette douloureuse époque. Nulle part je n'ai vu les blessés accueillis, soignés, choyés, avec autant de cœur et de vraie bonté. J'ai vu de pauvres ouvriers se

priver de manger pour nourrir *leurs* blessés. C'est aux frais du bourg que les soldats ont été entretenus pendant trois semaines; et le jour de leur départ a été un jour de tristesse et de deuil. Plusieurs d'entre eux, très-gravement blessés, sont restés chez leurs hôtes jusqu'à la conclusion de la paix (1).

(1) Je ne puis nommer tous ceux qui, dans ces jours difficiles, se sont signalés par leur dévouement. Qu'il me soit permis cependant de citer les deux médecins, MM. Hennecart et Ledant, et MM. Guette et Husson qui ont su, quand le conseil municipal refusait de fonctionner, administrer la commune, faire face à toutes les réquisitions, nourrir à leurs frais de nombreuses familles d'ouvriers et soigner encore chez eux plus de vingt blessés. — Nous avons été aidés à Raucourt, le 30 et le 31 août, par la 8e ambulance internationale. Elle partit le 1er septembre au matin, non pour le champ de bataille de Sedan, mais pour Paris, par Rethel. Elle laissa à Raucourt trois chirurgiens qui y restèrent jusqu'au 6. Plus tard, MM. Faure et Baratier, de la 10e ambulance, vinrent nous aider et nous furent d'un grand secours. Ils restèrent à Raucourt jusqu'aux premiers jours d'octobre.

II

Au mois d'octobre 1870, après avoir trouvé en Angleterre les ressources nécessaires pour continuer la campagne, nous traversâmes la Normandie, où l'on nous avait annoncé des batailles imaginaires; puis nous nous rendîmes à Tours et de là sur la Loire où une lutte sérieuse se préparait. Les combats de Toury et d'Artenay avaient déjà eu lieu. Orléans était aux mains des Bavarois; leurs éclaireurs s'avançaient tous les jours jusqu'à la limite de la forêt de Marchenoir, située à six lieues à l'est de Vendôme, entre la Loire et le Loir. Entre cette forêt et Vendôme ainsi qu'au sud de la Loire en Sologne, s'organisait, non sans confusion, la nouvelle armée qui

3

bientôt devait se faire connaître sous le nom d'*Armée de la Loire.*

Ce qu'on voyait à Tours n'était pas fait pour rendre le courage et l'espoir. Les ministères passaient d'un jour à l'autre d'une folle confiance à un fol abattement, suivant les nouvelles bonnes ou mauvaises qu'ils recevaient. Gambetta, nouvellement arrivé de Paris, semblait par son énergie et son dévouement, digne du poste éminent qu'il occupait, mais il continuait à pratiquer le système de mensonges officiels que l'Empire avait légué à la République. Les journaux croyaient servir la patrie en calomniant les ennemis, en inventant des succès de fantaisie. Les démentis infligés par les événements à leurs imaginations décourageaient d'autant plus ceux qui s'étaient laissé duper par leur enthousiasme factice. Au milieu de tout cela, le public passait, causait, riait, trouvant la situation piquante et neuve, et n'en sentant nullement la tragique détresse. Les costumes les plus bizarres se croisaient dans les rues; francs-tireurs de

toutes couleurs, officiers de toute arme, garibaldiens, zouaves pontificaux, mobiles de tous les départements, et des croix rouges en si grand nombre qu'on se demandait avec scandale s'il n'y avait pas encore plus de médecins et d'infirmiers que de soldats. Je revoyais là des figures que j'avais rencontrées avant Sedan; il s'y trouvait même, hélas! des officiers qui avaient juré de ne pas reprendre les armes, et qui se préparaient à violer leur parole, encouragés par un gouvernement chez qui le sens de l'honneur s'était émoussé comme le sens de la vérité. Jamais je n'ai senti aussi vivement l'incurable légèreté du caractère national, la puissance d'illusion qui empêchait les esprits d'envisager la réalité dans toute sa laideur, enfin cet aveuglement volontaire qui rend les Français incapables de voir, de dire et d'entendre la vérité. Sans doute ils sont héroïques, ils savent sacrifier leur fortune et leur vie, ils ont un ressort merveilleux pour rester gais au milieu du malheur, et rire de leurs revers; mais ces qualités perdent leur

positions, d'Aurelle de Paladines attaqua, le 9 novembre toute la ligne des positions bavaroises. Grâce à des dispositions stratégiques excellentes (les officiers allemands me l'ont dit eux-mêmes), à la supériorité du nombre (cinquante mille hommes, contre dix-neuf mille) (1), et à la bravoure de nos jeunes troupes, la bataille de Coulmiers fut une vraie victoire. Mais, chose curieuse, les officiers français avaient si peu confiance dans leur armée, qu'ils ne voulaient pas croire au succès. Comme nous les félicitions le soir, ils hochaient la tête en disant :

— Aujourd'hui ce n'est rien, c'est demain que ce sera chaud. Dieu sait si nous pourrons résister aux renforts qui vont leur arriver.

Le général Reyau se replia avec la cavalerie au lieu de poursuivre l'ennemi. Le lendemain, les Bavarois avaient reculé de plus

(1) Voyez l'appendice n° III. La bataille de Coulmiers fait le plus grand honneur au courage des troupes qui y ont été ngagées de part et d'autre.

de dix lieues; nous avions laissé échapper le fruit de la victoire.

Dès le 8 au soir, nous avions rejoint les troupes avec des voitures de paysans de toute forme et de toute grandeur. Pour la première fois, et aussi, hélas! pour la dernière, nous eûmes le bonheur de marcher en avant avec notre armée victorieuse. Les blessés nous disaient : «Cela va bien,» et nous avancions lentement le long de la chaussée encombrée par l'artillerie, si bien que nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du soir, comme on tirait les derniers coups de canon, à Coulmiers, le centre et le point le plus disputé de la bataille. C'était un beau et terrible spectacle que celui de cette immense plaine éclairée par huit incendies et où se mouvaient confusément les masses noires de nos troupes regagnant leurs campements. Le château de M. de Villebonne, dont le parc avait été le théâtre d'un combat acharné, regorgeait de blessés. Ils étaient pêle-mêle étendus à terre, Bavarois et Français. Je les vois encore, tout sanglants, quel-

il n'y avait plus un seul soldat français entre nous et Orléans; le 6, un uhlan arriva, bientôt suivi d'un détachement. Il s'adressa en français à quelques-uns d'entre nous qui étions sur la place :

« Y a-t-il des francs-tireurs ici ? »

Comme nous refusions de lui répondre, il éclate en injures et en menaces violentes, puis voyant que nous ne nous en émouvions pas, il change brusquement de ton, et d'une voix aimable :

« Un peu de feu, s'il vous plaît, » dit-il en prenant un cigare.

Le prince Albrecht arriva le lendemain, avec une assez nombreuse cavalerie. Le 7 commençait sur notre gauche la bataille de Beaugency-Cravant, où Chanzy sut rallier l'armée en déroute, lutter pendant quatre jours et opérer sa retraite sans perdre ni canons, ni prisonniers. « On ne pourra jamais parler de l'armée de la Loire qu'avec le plus grand respect, » écrivait après ces batailles un officier d'état-major du grand-duc de

Mecklembourg dont le corps avait joué le principal rôle dans ces périlleuses journées (1). Mais à quel état se trouvait-elle réduite, cette pauvre armée! Les mobiles mal équipés perdaient leurs souliers dans la boue, leurs habits étaient en haillons; ils étaient obligés d'attacher leurs couvertures autour de leur taille pour cacher les trous de leurs pantalons. Le bataillon d'Eure-et-Loir avait reçu le surnom bien mérité de ***Bataillon des Sans-Culottes***. Ils étaient aussi mal nourris que mal vêtus. J'en ai vu qui vécurent quinze jours de biscuit. Et ils se battaient contre un ennemi qui mangeait de la viande trois fois par jour, sinon quatre!

La bataille de Cravant nous avait encore amené des blessés, mais à partir de ce moment le canon s'éloigna de nous. Le flot des

(1) Les mêmes paroles m'ont été dites par un *officier d'état-major* bavarois. Quand on songe que Chanzy a combattu sans désavantage pendant quatre jours avec des troupes qui venaient de se battre sans relâche du 1er au 4 décembre et qui avaient fini par être mises en déroute, on ne peut s'empêcher d'admirer et le chef et les soldats.

doux apôtre qui rêvait à l'harmonie universelle au milieu des soldats bavarois qui pillaient sa maison. A des officiers qui rudoyaient sa femme, il montra l'Evangile en leur disant :

— Vous vous dites chrétiens, avez-vous lu ce livre-là ?

Ils se turent et rougirent. Je n'oublierai pas non plus les habitants de Villiers, près Vendôme, chez qui nous fûmes reçus comme des amis de vieille date, je devrais plutôt dire, comme des enfants dans la maison paternelle. Nous avons entendu de la bouche de paysans et de paysannes des paroles d'or qui resteront gravées dans nos cœurs. La mère d'un blessé mort à l'ambulance vint vers D. et moi après l'enterrement et nous dit :

— Mes bons messieurs, je ne vous reverrai sans doute jamais, mais jamais je ne vous oublierai. Laissez-moi vous embrasser.

Et la pauvre vieille mère nous embrassa en pleurant. Une femme dont le mari venait de mourir du choléra, nous disait :

— Si vous saviez comme il était bon ! Si vous saviez comme il aimait ses enfants. Il n'avait jamais les yeux assez grands pour regarder ses enfants.

Mais à côté de cela chez le plus grand nombre quelle sécheresse de cœur, quelle bassesse d'âme ! Chez quelques-uns, quelle méchanceté !

III

J'ai pu, pendant ces longs séjours en Champagne et en Beauce, étudier à loisir le caractère des soldats des deux armées. J'ai toujours trouvé en eux le bien à côté du mal, de nobles qualités mêlées à des défauts affligeants, et je me suis convaincu de l'injustice des jugements absolus qui prétendent exalter une nation aux dépens de l'autre.

Ce qui révoltait dès l'abord dans l'armée allemande, c'était la dureté systématique, la cruauté réglementaire. Mais je doute qu'il fût possible d'accomplir l'invasion d'un territoire aussi considérable sans employer ce système terrible. Aussi, sans m'arrêter à m'indigner des faits particuliers, je réserve mon blâme

pour l'esprit de conquête et de haine qui a fait continuer la guerre après Sedan, et exiger des cessions territoriales. Le reste n'a été que la conséquence fatale de cette volonté injuste. Les actes de cruauté inutile étaient rares, du moins dans les pays où je me suis trouvé. J'ai vu l'incendie de Bazeilles; je me suis informé avec le plus grand soin de la manière dont les faits s'étaient passés. J'ai questionné des soldats français, des soldats bavarois et des habitants présents à ce drame terrible; je ne puis y voir qu'une des conséquences affreuses, mais inévitables de la guerre. La plus grande partie du village avait été détruite par les obus; beaucoup d'autres maisons furent incendiées pour en chasser les soldats d'infanterie qui s'y étaient retranchés; le reste fut brûlé parce que les habitants, cachés dans les caves, tirèrent par derrière sur les Bavarois après la fin de la bataille. Onze d'entre eux furent fusillés, quelques malheureux périrent asphyxiés soit alors, soit pendant le combat; mais ce récit fantastique

des dix-sept cents habitants voués à une mort horrible et repoussés à coups de baïonnettes dans les flammes n'a aucun fondement (1). A Civry, à Varize, à Châteauneuf en Thimerais, à Ablis, à Cherizy, à Fontenoy (2), à Châteaudun, nous nous trouvons non plus en présence de faits de guerre, mais en présence du système terroriste de l'invasion prussienne dans toute sa sauvagerie. Les habitants de Châteaudun, régulièrement organisés en garde nationale, aidés par les francs-tireurs de Paris,

(1) Les scènes affreuses de la prise de Paris par nos troupes à la fin de mai 1871 peuvent nous faire comprendre à quelles violences se laissent entraîner parfois des soldats excités et exténués en même temps par le combat.

(2) L'incendie de Fontenoy n'a pas même pour excuse les soi-disant principes de répression admis comme règle par les Prussiens. Ils prétendaient avoir le droit de punir par l'incendie et le fusillement (mot nouveau dont les Allemands ont enrichi notre langue) tout fait de guerre commis par la population civile ou par les francs-tireurs, et l'on doit reconnaître que cette atroce sévérité est presque nécessaire pour occuper avec sécurité un territoire envahi. Mais le pont de Fontenoy avait été détruit par des troupes régulières, faisant partie du corps du général Cremer. Les dévastations que S. M. l'empereur d'Allemagne « daigna commander, » selon le langage des journaux officiels prussiens, sont donc sans excuse.

se défendent non en dressant des embuscades, mais en combattant comme des soldats. Châteaudun est bombardé; rien de plus légitime, puisque les habitants en faisaient une forteresse; mais, une fois vainqueurs, les Bavarois brûlent à la main plus de cent maisons, pour terroriser les villes qui seraient tentées de suivre l'exemple héroïque des Dunois. On m'a affirmé qu'ils avaient volontairement laissé périr dans les flammes un vieillard paralytique. A l'hôtel, ce fut après avoir fait un excellent déjeuner que les officiers mirent le feu aux rideaux de la salle à manger. S'il y avait des soldats qui accomplissaient à regret les ordres de destruction, d'autres y trouvaient une joie détestable. Les officiers vous disaient tranquillement que, si on laissait les populations civiles se mêler à la guerre, les assassinats, les empoisonnements, les violences d'homme à homme et par suite les affreuses représailles se seraient multipliées; que la guerre serait devenue une guerre d'extermination, et que leur cruauté était au fond de

l'humanité. C'est d'après les mêmes principes qu'ils fusillaient les francs-tireurs pris en embuscade, et les paysans qui cherchaient à leur nuire. Je ne conteste pas la justesse de leur raisonnement; mais leur système n'en était pas moins atroce, et ils ne devaient pas continuer, sans absolue nécessité, une guerre qui les contraignait à de pareilles extrémités.

Aux rigueurs du système venaient se joindre les brutalités individuelles commises par les soldats et les souffrances qu'impose toujours à un pays le passage d'une grande masse d'hommes (1). Bien que les cantonnements de l'armée allemande fussent toujours fixés avec soin et que chaque village reçût un nombre d'hommes proportionné à son importance, les réquisitions avaient bien vite épuisé les ressources des pays; quant aux boissons,

(1) Si l'on veut se faire une idée exacte des longues et incessantes souffrances produites par le système allemand d'invasion (renouvelé de Napoléon Ier, il faut le reconnaître), on en trouvera le fidèle tableau dans une brochure publiée à Laon, sous ce titre : *L'Invasion dans le département de l'Aisne*, par É. Lavisse.

elles étaient absorbées par les premiers arrivants. Sans l'abondance et la merveilleuse régularité des approvisionnements allemands, les soldats comme les habitants auraient bientôt été réduits à la famine. Le passage des immenses armées modernes est un fléau dont on peut difficilement se faire une idée quand on n'en a pas eu le spectacle sous les yeux. A Marchenoir, à Saint-Léonard et à Oucques, sur la grande route de Beaugency à Vendôme, les habitants n'eurent pas une minute de repos du 10 au 31 décembre. Toute la nuit, ils étaient sur le qui-vive, obligés parfois de se lever de leur lit pour le donner à un soldat ennemi et d'aller chercher refuge par la neige ou la pluie dans une écurie ou quelque hangar. Jour et nuit, les maisons étaient pleines de soldats ou affamés ou avides qui fouillaient partout, enlevaient tout, mangeaient, buvaient et faisaient un vacarme épouvantable. J'ai vu des femmes et des vieillards perdre la raison des suites de leurs terreurs, ou mourir des suites de leurs fati-

gues. Le pillage, rare au début de la campagne et puni parfois avec une certaine rigueur, avait dégénéré en habitude et les officiers n'osaient plus s'y opposer. Quelques-uns encourageaient même les soldats à voler. Tel le prince de W***, qui disait le 7 décembre à un de ses hommes :

— Mayer, donnez-vous-en à cœur joie, et volez tout ce que vous pourrez; nous montrerons à ce peuple qu'on ne nous fait pas la guerre impunément.

Et Mayer, s'inclinant avec soumission, répondait :

— A vos ordres, Altesse (1).

Les soldats volaient pour revendre aux *Marketender* (cantiniers) qui suivaient l'armée et rachetaient tout à bas prix. C'est ainsi que s'expliquent les vols les plus bizarres. Un

(1) La lettre de Mayer où le fait est raconté se trouve citée dans le livre de M. Francis Wey, *Chronique du siége de Paris* et dans celui de M. Ed. Fournier : *les Prussiens chez nous*. Elle est malheureusement tronquée et traduite avec inexactitude. Mais l'original existe entre les mains d'un ingénieur français et je puis en attester l'authenticité. Je donne dans l'appendice n° II le texte exact et la traduction.

soldat laissa un jour à Ouzouer un métronome qu'il avait pris à Orléans. Les malheureux paysans qui s'opposaient au pillage de leur demeure étaient maltraités; l'Allemand se laisse facilement aller à la brutalité (1); les femmes et les enfants n'étaient pas toujours à l'abri des coups.

Il ne faudrait point croire pourtant que ces violences et ces vols fussent universels. Il suffit de cinquante mille pillards parmi un million d'hommes pour causer des ravages épouvantables. La conduite des Allemands variait beaucoup suivant la province d'où venaient les troupes et suivant les chefs qui les

(1) La brutalité des Allemands m'avait déjà frappé pendant mon séjour dans leur pays. En temps de guerre, elle dégénère parfois en férocité. Le dimanche 4 septembre, à Raucourt, les Prussiens amenèrent sur la place un paysan garrotté, ou plutôt l'apportèrent, car il paraissait mourant. On le coucha à terre, les soldats lui donnaient des coups de pieds, lui tiraient les cheveux, soulevaient sa tête pour la heurter ensuite violemment contre le sol. Il avait, disait-on, égaré un détachement allemand. Le Dr Charpentier obtint de le prendre à l'ambulance, où il mourut deux jours après. Il raconta qu'on l'avait forcé à guider le détachement dans un pays qu'il ne connaissait pas, malgré ses protestations.

conduisaient. Tandis que le 3e corps d'armée imitait la brutale insolence du prince Frédéric-Charles et de son état-major, tandis qu'à Oucques les Mecklembourgeois et les Poméraniens volaient l'argenterie, les vêtements de femmes, arrêtaient les hommes dans la rue pour leur enlever leurs souliers, le 9e corps imitait la douceur, la politesse et la dignité de l'état-major du général de Mannstein, et à Ouzouer-le-Marché le passage de cinquante mille Rhénans, Hanovriens et Saxons ne causait guère plus de dégâts que n'aurait fait la présence d'une armée française. Malheur à qui tombait entre les mains des Poméraniens, des Polonais, des Silésiens, des Prussiens orientaux, des Bavarois. J'ai vu ces derniers à l'œuvre dans les Ardennes, à Raucourt; beaucoup d'entre eux sont doux et bons, mais ils sont souvent ignorants, grossiers et pillards; ils brisaient tout avec une sorte de plaisir stupide. Leurs officiers, bien supérieurs aux Prussiens en humanité, sont rendus impuissants par le manque de discipline. J'ai vu

au contraire les habitants du Brandebourg, de la Saxe, du Hanovre, des provinces Rhénanes, traiter avec douceur les populations au milieu desquelles ils se trouvaient (1). Les Saxons surtout se faisaient remarquer par leur humanité. Après la bataille de Saint-Privat (18 août), des blessés français m'ont raconté que les Saxons, qui venaient de les combattre, se précipitèrent vers eux pour les relever et se mirent à les embrasser en pleurant. J'ai soigné après Sedan deux blessés saxons qui me dirent :

— Enfin, nous sommes blessés, nous allons retourner en Allemagne et nous ne verrons plus toutes ces horreurs. Dieu soit loué, nous n'avons pas eu à tirer un seul coup de fusil; nous n'avons pas fui le danger, mais nous n'avons pas à nous reprocher la mort d'un de nos semblables.

(1) Je n'ai jamais rencontré de Wurtembergeois ni de Badois. Mais je sais que les premiers se sont généralement bien conduits, tandis que les autres ont laissé partout les plus affreux souvenirs.

Un autre à qui j'avais témoigné quelque sympathie me disait :

— C'est bien bon, Monsieur le docteur, de rencontrer une main secourable sur la terre étrangère.

— Mais il me semble que vous êtes ici soigné par vos compatriotes.

— Oui, mais d'un ennemi, cela fait bien plus de plaisir.

D'ailleurs si l'on trouvait dans presque toute l'armée allemande certains vices, la rudesse, la gloutonnerie, l'avidité au pillage, il faut reconnaître aussi que certaines qualités y étaient également générales : la haine de la guerre, le respect des femmes et l'amour des enfants.

« Quand donc fera-t-on la paix? » Tel était le refrain de toutes les conversations. J'ai rencontré souvent chez les aumôniers, quelquefois chez les officiers, la haine contre les Français; je ne l'ai point trouvée chez les soldats. On m'a dit que des lettres trouvées sur des Poméraniens exprimaient des sentiments hai-

neux, le désir de voir Paris ruiné et détruit; mais dans toutes les lettres allemandes que j'ai lues, il n'y avait pas une parole de haine (1). L'horreur de la guerre et le désir intense de la paix y étaient sans cesse exprimés. Aussi certains soldats parlaient-ils de Bismark avec colère :

— Bismark pas bon, disaient-ils, faisant au contraire l'éloge du roi qu'ils supposaient pacifique (2).

Le respect des Allemands pour les femmes est le trait le plus remarquable de cette campagne, car c'est là une qualité nationale, et

(1) Je possède une feuille du carnet d'un simple soldat. D'un côté sont des notes sur l'histoire naturelle; de l'autre, une poésie amoureuse à sa payse, de sa composition. Je donne dans l'appendice n° II une lettre qui peut être prise pour type de toutes celles que j'ai recueillies. Les mêmes sentiments se retrouvent dans toutes celles que j'ai vues, celle de Mayer exceptée.

(2) On m'a affirmé que ces paroles ne pouvaient point avoir été prononcées sérieusement, que les soldats cherchaient de cette manière à gagner les bonnes grâces des Français. Cela peut être vrai dans certains cas, mais d'autres fois elles exprimaient un sentiment réel.

une des sources de la force de la race germanique. Il peut y avoir eu des crimes individuels commis; mais en sept mois de campagne, je n'en ai pas constaté un seul, ni entendu raconter un seul d'une manière positive. J'ai vu toujours au contraire les femmes traitées avec un véritable respect, qui faisait l'étonnement des soldats français :

— Ce n'est pas nous qui ferions comme ça, m'ont-ils dit bien souvent.

Quant aux enfants, ils étaient dès le premier jour les amis des Allemands. Quand il n'y avait rien à manger dans la maison, et qu'on se plaignait « à cause des enfants, » toute la famille était sûre d'être nourrie. Les soldats s'amusaient avec les enfants, les promenaient, se faisaient donner par eux des leçons de français, et plus d'une fois la présence des enfants dans une maison a transformé les ennemis en amis. Ils racontaient qu'eux aussi avaient des enfants, « un, deux, trois, » montraient-ils sur leurs doigts, et grands « comme ça, comme ça et comme ça, »

en élevant graduellement la main pour indiquer la hauteur de leurs tailles.

A l'amour de la famille se joignent chez la plupart des soldats allemands l'amour de la patrie et le sentiment religieux. Dieu, la patrie, la famille, telle est la triple inspiration qui fait l'unité de l'armée et de la nation, et qui, malgré leurs vices, donne à leur esprit quelque chose d'élevé et de poétique (1). C'est la source de leur poésie populaire, de leurs admirables lieder. Je ne les ai jamais entendu chanter sans oublier un instant leurs violences, leurs pillages, leur conquête, et sans éprouver un sentiment d'envie, d'admiration et de sympathie.

Ce n'étaient point pour eux de vains mots. Que de larmes je leur ai vu répandre à la pensée du foyer lointain ! Comme ils étaient fiers de combattre tous ensemble pour la

(1) Le 1er septembre à Raucourt, dans une maison dévastée de fond en comble, où tous les meubles, toutes les portes, toutes les fenêtres étaient en morceaux, j'ai trouvé sur un débris de commode un petit vase de cristal avec quelques fleurs des champs tout fraîchement cueillies.

grande Allemagne ! Sur les bords de la Loire, ils s'imaginaient encore verser leur sang *Für Deutschland's Vertheidigung*. Sans doute, leur religion était souvent superstitieuse. Un grand nombre, même des protestants, portaient sur eux une prière baroque tombée du ciel au dix-huitième siècle et qui doit protéger contre les balles ennemies et contre la morsure des chiennes enragées (1); beaucoup d'entre eux aussi savaient trop bien allier la dévotion avec la violence et le pillage. Mais j'ai trouvé généralement chez les soldats allemands une piété noble et profonde, toute naïve qu'elle fût. Notre aumônier catholique ayant donné à un blessé une médaille bénite, celui-ci dit en allemand au chirurgien :

« Votre aumônier est très-bon pour moi; mais ces médailles ne servent pas à grand'-chose. J'en avais déjà deux, et j'ai eu pourtant la jambe brisée; mais, ajouta-t-il en montrant

(1) Cette prière est tombée du ciel en Holstein en 1724, écrite en lettres d'or. J'en ai vu un grand nombre d'exemplaires.

un Nouveau Testament, voilà ce qui m'a fait passer de bonnes heures. » Tous, en entrant à l'ambulance demandaient des Evangiles ; tous, chaque matin, lisaient la Bible avec ferveur.

Je savais, avant la campagne, combien était élevé le niveau de l'instruction en Allemagne, mais je ne me doutais pas à quel point cette instruction universelle a développé l'esprit de la nation. Presque tous les soldats avaient sur eux des carnets où ils prenaient des notes sur la campagne ; ils aimaient à lire et savaient tous écrire. Mais ce qui m'étonnait le plus, c'était la lucidité et la fermeté de leur esprit. Avec presque tous je pouvais causer avec intérêt, et l'exactitude des renseignements qu'ils me donnaient me prouvait que l'esprit critique, qui fait la gloire de la science allemande, a pénétré insensiblement dans toutes les couches de la société. Quand ils me racontaient un combat, ils savaient distinguer ce dont ils avaient été témoins oculaires de ce qu'ils avaient appris de seconde main, mais avec des garanties de certitude,

et de ce qu'ils ne connaissaient que par ouï dire. L'un d'eux rapportant qu'au Mans on lui avait dit qu'un général français s'était brûlé la cervelle, ajoutait :

« Mais je ne veux pas répéter le nom qui m'a été cité, car je crois l'histoire fausse, et je ne veux pas contribuer à propager une erreur. »

Ils rendaient justice à leurs adversaires, ne faisaient nulle difficulé à reconnaître la supériorité de leurs armes, de leur tir ou même de leur bravoure. Si je ne craignais de donner à ma pensée une formule trop absolue, je dirais que, comparés aux soldats français, les soldats allemands étaient des hommes qui combattaient contre des enfants (1).

(1) Un Allemand me dit que mon jugement sur ce point est trop favorable à ses compatriotes, et que si les soldats allemands avaient l'esprit lucide et les soldats français l'esprit troublé, cela vient surtout de ce que ceux-là étaient vainqueurs et ceux-ci vaincus. Il m'affirme que devant Strasbourg, quand le général Beyer fut remplacé par Werder, tous les soldats prétendaient que le premier avait trahi et avait été acheté par Uhrich. Cela ne rappelle-t-il pas les accusations de l'armée française contre ses chefs? et cela n'est-il pas plus déraisonnable encore?

C'était dans l'ambulance, parmi les blessés, que ces qualités se manifestaient le mieux. Les vices développés par la guerre disparaissaient pour laisser voir le noble fond de la nature humaine. Nous avons trouvé chez tous les Allemands que nous avons eu à soigner une chaleureuse reconnaissance pour nos soins, et une patience inouïe pour supporter leurs souffrances. Jamais nous n'avons eu de malades plus faciles à soigner. Les souffrances mettaient en lumière chez eux cette force d'âme, cette résignation silencieuse qui révèle des natures profondes et bien trempées. Nous avons vu à Saint-Privat un jeune soldat mourant. Il avait eu la jambe emportée par un boulet, et l'on voyait déjà la mort sur son visage jauni. Il nous dit qu'il était docteur en philosophie et se destinait au professorat. Il savait qu'il allait mourir.

« Ce n'est pas pour moi que cela m'afflige, dit-il, mais pour mon vieux père qui est aveugle. Ce sera pour lui une affreuse nouvelle. »

Puis il serra la main à l'un de nous en disant :

« Ce n'est pas la haine, c'est la destinée qui nous sépare. »

Il était bien le compatriote de ceux qui écrivirent sur une des vastes tombes du champ de bataille de Saint-Privat, où Français et Allemands étaient confondus :

« La mort réunit ceux que la vie a séparés. »
Was in Leben zertrennt war, Tod vereinigt.

Le soir de la bataille de Coulmiers, un de nos chirurgiens trouva dans une maison un jeune officier étendu sur un lit.

— Où êtes vous blessé, dit-il ?

— C'est inutile, la blessure est mortelle ; c'est là, » ajouta-t-il en montrant son ventre.

Le chirurgien regarda, le pansa, tâcha de le rassurer, bien que l'état fût en effet désespéré. Un prêtre qui était présent demanda au jeune homme s'il était catholique.

— Non, fut la seule réponse.

Notre chirurgien rencontrant un aumônier protestant, le fit venir :

— J'ai dit que je n'étais pas catholique, dit le jeune officier, mais je ne suis pas non plus protestant. Je vous remercie de votre bonté pour moi, mais j'ai vécu jusqu'ici sans religion, je mourrai de même.

Ét il se retourna vers le mur, sans qu'un trait de son visage trahît les souffrances terribles, morales et physiques, qu'il devait endurer. Il était le fils d'un diplomate bavarois bien connu, M. de Dœnniges. Quand nous avertissions un de nos blessés allemands qu'une opération était nécessaire, il se soumettait sans se plaindre, avec une résignation réfléchie. L'un d'eux venait d'apprendre qu'il faudrait lui amputer la cuisse.

— Est-ce nécessaire ? dit-il.

— Oui.

— Donnez-moi la journée pour prendre mon courage et ma résolution.

A la visite du soir, il nous dit :

— Je suis prêt, mais vous m'endormirez sur mon lit pour que je souffre moins.

A cette énergie se joignait une vraie ten-

dresse de cœur, des effusions de sentiment auxquelles chez nous les hommes se laissent rarement aller. Presque tous nos blessés allemands sont devenus des amis pour nous, et c'est les larmes aux yeux qu'ils nous ont quittés. L'un d'eux, un soldat bavarois, avait les deux jambes brisées, ses blessures semblaient ne laisser aucun espoir. Quand on lui mit le premier appareil, il nous donna une cordiale poignée de main en disant :

— Tâchez de me sauver, je suis fils unique.

Cet homme héroïque a subi sans se plaindre des souffrances inouïes et plus d'un mois sans sommeil. La maladie le réduisit à n'être plus qu'un squelette; mais son énergie le sauva; il guérit. Cette nature de fer était douée d'une sensibilité toute féminine; il ne pouvait parler de la patrie, de la famille, voir partir l'un de nous, sans se mettre à pleurer. La veille de Noël, il me dit :

— Quelle date avons-nous?

— Le 24.

— Combien il y en a qui ne fêteront pas Noël à la maison !

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des soldats. Nulle part, en effet, la différence entre le soldat et l'officier n'est aussi marquée qu'en Allemagne. Quant à la classe intermédiaire des sous-officiers, elle est à mes yeux l'honneur de l'armée allemande. Sortis d'ordinaire des rangs du peuple ou de la petite bourgeoisie, et parvenus à leur grade à force de travail et de bonne conduite, ils ont à un degré éminent les qualités du soldat avec une intelligence plus cultivée, et sans cette morgue et cette dureté qui déparent si souvent le caractère des officiers.

On peut porter sur les officiers allemands les jugements les plus divers, suivant ceux que le hasard a fait rencontrer. Ils ont beaucoup d'uniformité dans la tenue extérieure, ils n'en ont aucune dans le caractère. Ils ont ceci de commun, qu'ils sont instruits, et qu'ils exécutent tous ponctuellement leur service

militaire; si la discipline l'exige, le plus paterne des capitaines commandera, la larme à l'œil, les mêmes atrocités que le plus arrogant des aides de camp du Prince Rouge (1); mais en dehors du service, les officiers ont encore le temps de manifester leurs défauts et leurs qualités. Il en est qui sont des modèles de politesse, de bon ton et même d'humanité; chez beaucoup d'entre eux nous retrouvons les qualités essentiellement allemandes que nous avons remarquées chez les soldats; mais combien n'y en a-t-il pas qui se déshonorent par des brutalités indignes d'hommes cultivés! Je ne parle pas seulement des violences commises envers leurs soldats, et que ceux-ci acceptent avec une servile docilité; mais j'en ai vu qui frappaient des femmes et rudoyaient des enfants; qui croyaient de leur dignité de s'emporter en grossières injures contre quiconque ne courbait pas la tête devant eux. Ils pratiquaient cette politesse méthodique qui consiste à saluer les gens trois

(1) Surnom populaire du prince Frédéric-Charles.

fois de suite en frappant ses talons l'un contre l'autre et en s'inclinant à angle droit; mais ils étaient assez ignorants de la vraie délicatesse de sentiment pour adresser des plaisanteries aux vaincus sur leur défaite ou pour laisser voir devant eux des sentiments de haine brutale, indignes d'âmes élevées.

— Les Français sont venus chez mes parents, nous disait un officier d'artillerie; eh bien! Monsieur, je me venge, je leur mettrai la tête dans le pot, oui, Monsieur, la tête dans le pot. Nous les pousserons jusqu'à la mer et nous leur ferons prendre un bain de siége (j'adoucis l'expression) dans l'Océan.

Des médecins venaient dire avec un gros rire à des médecins français à Orléans :

— Vous n'êtes plus maîtres ici, c'est nous qui sommes maîtres.

A Buzancy, j'ai entendu un jeune chirurgien allemand injurier un vieillard qui donnait à manger à des blessés français.

— Vous donnez tout aux Français, criait-il, rien aux Allemands. Il y a assez longtemps

que nous sommes vos domestiques. Vous saurez maintenant ce que c'est que d'obéir (1).

Un de nos chirurgiens, qui était Alsacien, ne pouvait pas faire connaître sa nationalité à un officier, sans que celui-ci dît d'un air aimable :

— Ha ! ein neuer Preuss !

Ce qui est plus triste encore, c'est que des vices ignobles se montraient dans ce corps d'officiers si instruits, si élégants, si gentlemen. Je ne parle pas seulement de l'ivrognerie, qui est toujours regardée avec indulgence en Allemagne, ni de la fureur au jeu, qui existe chez eux au même degré que chez nos marins, mais du vol. Parfois ils volaient en grand, ils emballaient comme dans certaines villas des environs de Paris ; ils prenaient des tableaux, des harnais ; ils poussaient leurs soldats au pillage ; d'autres fois ils descendaient jusqu'à commettre des petits vols honteux et vils ; ils mettaient dans leur

(1) Cette parole m'a frappé. Ce sentiment a été celui de toute l'Allemagne à l'égard de la France.

poche le couvert d'argent avec lequel ils avaient mangé, ou emportaient un bijou de la chambre où ils avaient couché. A Talcy, dans le château d'un de nos amis, les officiers de l'état-major du grand-duc de Mecklembourg, de nobles comtes et barons, ont volé, dans le salon où seuls ils entraient, un coupe-papier en ivoire, un étui à mathématiques, et 5 francs enfermés dans une boîte. Un inspecteur d'ambulance très-patriote, et dont le témoignage est pour moi d'un grand poids, me disait :

— Les vols commis par nos officiers sont une tache pour l'honneur allemand. Je rougis en pensant à tout ce que j'ai entendu et à tout ce que j'ai vu.

Il rendait le roi et les chefs supérieurs responsables en partie de ces crimes, par l'indifférence qu'ils ont toujours montrée pour leur répression (1).

(1) Les Allemands se montrent aujourd'hui très-incrédules à l'endroit de ces vols. Il y a eu sans doute beaucoup d'exagération dans les récits qui en ont été faits; mais trop de

Ce serait toutefois une injustice que de rendre tous les officiers responsables de ces indignités, bien qu'il eût dû exister parmi eux un esprit de corps, un sentiment d'honneur collectif qui les rendît impossibles, tandis que ceux mêmes qui ne s'en rendaient pas coupables, cherchaient à les excuser. Beaucoup d'officiers se conduisaient en hommes bien élevés, et même bienveillants, lorsque la dureté du système d'invasion ne leur faisait pas de la brutalité un devoir. Dans leurs rapports avec notre ambulance, je les ai toujours

témoignages ont apporté la lumière sur ce point. Voyez la lettre de Freytag : *Ueber rotten und rollen*, et la lettre du cuirassier Mayer que je citais tout à l'heure. J'ai voyagé en septembre 1871 entre Constance et Schaffouse avec un jeune officier de la landwehr qui déplorait ces vols, mais trouvait qu'on aurait dû transporter en Allemagne tout ce qui se trouvait dans les collections publiques des villes occupées. Il me citait Fontainebleau entre autres. « Si vous blâmez Napoléon d'avoir dépouillé les musées étrangers, lui dis-je, c'est sans doute parce qu'il les volait par traités. Vous avez raison, il vaut mieux ne pas couvrir le vol des apparences de la légalité. » — Il rougit et se tut. — Un savant allemand distingué exprima un jour devant moi le regret que les troupes impériales n'eussent pas transporté à Strasbourg la bibliothèque d'Epinal, pour remplacer celle que le bombardement a brûlée.

trouvés, non-seulement polis, mais d'une prévenance exceptionnelle. Je dois faire exception pour l'état-major du prince Frédéric-Charles, qui nous a traités à Doncourt avec une grossièreté plus ridicule encore qu'odieuse. Mais au contraire, à Beaumont, à Sommauthe, à Mouzon, à Sedan, à Orléans, à Oucques, nous avons toujours été traités avec les plus grands égards. A Ouzouer-le-Marché, en particulier, le général de Mannstein a renoncé à toute réquisition dans le village à cause de l'ambulance. Ses officiers nous ont accordé toutes les facilités possibles pour notre approvisionnement ; ils voulurent dîner sur les petites tables du café pour ne pas nous déposséder de la grande salle à manger de l'hôtel dans laquelle nous prenions nos repas. Nous avons trouvé partout l'armée allemande parfaitement dressée au respect réglementaire dû aux ambulances. Nous en avons même vu des exemples curieux. On vient dire un jour à notre chirurgien que quatre uhlans sont occupés à piller notre salle

tant cette guerre non-seulement comme la revanche d'Iéna, mais comme la juste compensation des innombrables invasions des Français en Allemagne. Ils ont bien soin de ne pas dire que quand nous faisions la guerre à des Allemands, c'était presque toujours comme alliés d'autres Allemands. Protestants, ils osent nous reprocher les guerres faites contre l'Empire au profit des protestants ; Prussiens, ils osent nous reprocher la guerre faite à l'Autriche comme alliés de Frédéric II. Il est vrai qu'il nous a trahis, ce qui l'excuse. Ils se sont moqués, non sans raison, de nos théories sur la guerre civilisatrice, la guerre révolutionnaire, et ils enflent le peuple allemand du même orgueil qui nous a perdus en lui faisant croire que sa mission est de répandre dans le monde la civilisation et la morale germaniques. Ce sont les officiers supérieurs de l'armée qui ont appliqué ce système barbare d'invasion où le paysan inoffensif a encore plus à souffrir que le soldat ; c'est enfin la partie éclairée de la nation et de l'armée qui a

soutenu le droit de la guerre, le droit de conquête, tantôt au nom de la sécurité de l'Allemagne, tantôt au nom de l'histoire et de la théorie des nationalités. J'ai rencontré quelquefois des soldats allemands qui trouvaient inique de faire tuer des hommes pour en conquérir d'autres malgré eux; mais je n'ai guère vu d'officiers qui ne fussent pas décidés à se battre à outrance pour la conquête de l'Alsace et de Metz. « Si vous aviez été vainqueurs, disaient ces adorateurs de la force, vous auriez pris les provinces Rhénanes; nous sommes vainqueurs, nous prenons l'Alsace; » ou bien : « Napoléon faisait comme nous. » Je sais bien qu'il est facile de nous écraser par le souvenir de nos injustices passées; je sais bien que si nous avions été vainqueurs, on n'aurait pas trouvé en France une conception bien claire de l'injustice du droit de conquête; je crois pourtant que dans les classes éclairées et libérales, toute idée de conquête eût soulevé de vives et nombreuses protestations. Je crois que les idées rationnelles de justice et

d'humanité sont chez nous plus répandues qu'en Allemagne. Tandis que, de l'autre côté du Rhin, le droit des gens est encore celui de Frédéric II ou de Louis XIV, le nôtre date de 89 et repose non sur la force, mais sur la volonté libre des peuples. Et d'ailleurs, puisque les Allemands se prétendent supérieurs en intelligence comme en moralité, ne devaient-ils pas tenir à honneur d'inaugurer une ère nouvelle dans les guerres et la politique européennes? Au lieu de cela ils se prévalent de nos crimes pour excuser les leurs; ils imitent ce qu'ils ont maudit et ce dont ils prétendent nous punir; ils prennent Napoléon pour modèle et pour excuse; ces idéalistes deviennent esclaves du fait accompli, adorateurs de la force triomphante; ils rééditent à leur profit notre théorie des hommes providentiels. Un Allemand, homme d'esprit et de cœur pourtant, discutait un jour avec moi sur l'annexion de l'Alsace. Il m'accordait qu'il était inique de faire violence aux volontés d'un peuple et de le dénationaliser malgré lui.

— Mais que voulez-vous? ajouta-t-il, nous avons à notre tête un homme de tant de génie, que nous disons : Ce qu'il veut doit être bien (1). »

Les seules protestations qui se soient élevées contre cette corruption de l'esprit allemand, contre cet enivrement, cette démoralisation produite par la victoire, venaient des membres du parti démocratique avancé, de ceux à qui on lance comme des injures les noms de socialistes et de matérialistes, et qui seuls en réalité ont eu le sentiment de la justice et de l'idéal. Ce sont au contraire les hommes religieux, les membres de l'Alliance évangélique à Berlin, et aussi les aumôniers militaires (*Feldprediger*) qui manifestaient au plus haut degré et excitaient par leurs paroles les passions mesquines et injustes que font naître l'abus et le culte de la force. Tandis que les officiers, imbus des doctrines fatalistes de l'école historique moderne, nous disaient en souriant :

(1) Voy. l'appendice n° I.

— « Qu'est-ce que le droit? Qu'est-ce que la justice? Il n'y a pas d'autres principes que le fait de la force; » les aumôniers nous disaient d'un ton grave :

— « Dieu a jugé. Il est avec le vainqueur. Le vaincu doit se soumettre à la volonté du vainqueur sous peine de rébellion contre Dieu. »

— Dieu a donc prononcé contre vous à Iéna? disais-je à un pasteur qui me faisait cette imprudente théorie du *Gottesgericht*.

— Sans doute.

— Et il a prononcé aussi contre Abel en faveur de Caïn?

C'est ainsi que luthériens et hégéliens, piétistes et positivistes étaient unis dans la même adoration de la force, le même mépris de la conscience, de la liberté et des droits individuels des hommes. Les sympathies, la volonté des Alsaciens, qu'est-ce que cela? Des phénomènes nécessaires, mais passagers, fruits de certaines circonstances : changez les circonstances, les phénomènes changeront. Ce

sont ces aumôniers qui excitaient l'armée allemande contre les Français en comparant la guerre actuelle aux luttes du peuple de Dieu contre les Philistins et les Amalécites. Ils avaient oublié le Nouveau Testament pour ne plus se rappeler que les haines et les fureurs de l'Ancien, mais ils ne songeaient pas que pour ressembler aux prophètes de l'ancienne Alliance il fallait être, non les flatteurs, mais les conseillers et les accusateurs des rois et des chefs iniques. Ce sont ces piétistes luthériens qui ont répandu des accusations exagérées et passionnées contre la nation française, admirant et excusant tout chez leurs compatriotes. Grâce à eux est née en Allemagne une hypocrisie qui ne le cède en rien au jésuitisme. Je montrais à l'un d'eux une boutique de nouveautés saccagée par les Bavarois.

— Sans doute, me dit-il, que ces pauvres gens avaient besoin d'étoffes pour envelopper leurs pieds blessés.

Un autre vint un jour visiter notre ambulance, et ignorait que nous comprenions l'al-

IV

Si nous tournons maintenant nos regards vers l'armée française, nous nous trouvons en présence d'un tout autre spectacle, de tout autres hommes. Nous n'avons plus, hélas! à redouter un prestige trompeur. La défaite a jeté un jour trop sinistre sur tous les défauts de notre armée et de notre nation. Nous devons craindre au contraire que nos désastres ne nous rendent injustes pour nous-mêmes et que nous n'attribuions aux vices des hommes ce qui est la suite du malheur des circonstances.

Il n'est pas nécessaire, pour juger l'armée française, de faire une distinction entre les troupes qui ont servi avant Sedan et celles

qui se sont formées plus tard. Quelle que fût la supériorité militaire des premières, j'ai cependant trouvé chez les unes comme chez les autres à peu près les mêmes défauts et les mêmes qualités. Mais il est indispensable de distinguer les uns des autres les différents corps de notre armée. Elle n'avait nullement l'homogénéité, l'unité d'esprit, l'uniformité de mœurs qu'on trouve dans l'armée allemande. Nous avons bien remarqué chez celle-ci des diversités provenant des différentes nationalités ou de la composition des états-majors; on pouvait y observer aussi une plus grande moralité dans l'artillerie et la cavalerie qui sont des corps d'élite, et une moindre dans l'infanterie où tous les éléments, bons ou mauvais, se trouvent confondus. Mais, chez nous, ces différences étaient bien plus marquées.

Il faut d'abord mettre à part les troupes étrangères, les spahis et les turcos, dont la présence sur le sol français indignait à bon droit nos adversaires. Non pas qu'il faille voir en eux des bêtes sauvages, comme on le fait

souvent; les Arabes sont doux, patients, d'une résignation à toute épreuve et d'une reconnaissance charmante pour ceux qui leur font du bien; quand ils sont blessés, ce sont des malades modèles; mais ce sont des hommes primitifs, sans mesure dans leur haine comme dans leur amour. Ils ignorent les ménagements que la civilisation impose envers les ennemis. Une fois lâchés, ils ne se possèdent plus et sont capables de toutes les cruautés, de toutes les violences. Un de nos collègues, infirmier à Hagueneau au commencement du mois d'août, m'a raconté que l'un d'eux, après Wœrth, a coupé la gorge au médecin allemand qui le soignait. Pour eux, combattre, tuer est un plaisir, et la crainte seule du châtiment met un frein à leurs instincts de vol, de meurtre et de débauche (1).

(1) Les Allemands, M. de Bismark lui-même, ont abusé de la présence dans notre armée de ces troupes étrangères et des régiments de discipline pour parler de nos soldats avec aussi peu de générosité que de justice; surtout quand on songe que depuis le mois de septembre, toutes les classes de la société se trouvaient représentées dans nos gardes mo-

Les zouaves valaient à certains égards mieux, à d'autres moins que les turcos. Troupe essentiellement fantaisiste, ils portaient à l'excès les qualités et les vices du bas peuple de Paris : l'insouciance du danger et de la mort, la gaieté au milieu des privations, l'intrépidité au feu, la furie dans l'attaque, un esprit merveilleux d'invention dans les plus grandes difficultés, parfois de la générosité et une effusion de cœur toute spontanée; mais aussi une profonde indifférence du tien et du mien, une effrayante immoralité, nul sérieux, nulle réflexion, nulle virilité de pensée et de sentiment. C'étaient des gamins, gâtés mais non mûris par l'âge.

biles. M. von Leutsch, directeur de la Revue savante le *Philologus*, a osé écrire que les pertes de l'armée française zouaves, turcos, zéphyrs, etc., ne pouvaient pas se comparer à celles de l'armée allemande, où se trouvait l'élite de la jeunesse des Universités. — Assurément il est tombé dans les rangs de l'armée allemande plus d'une noble victime, et la mort de J. Brakelmann, de H. Pabst, a provoqué à Paris comme à Berlin les regrets et la sympathie de tous ceux qui s'intéressent à la science. Mais M. von Leutsch devrait ne pas oublier que dans les rangs de l'armée française est mort un homme de génie : H. Regnault.

L'ennemi n'avait guère moins à les redouter que les turcos, mais l'ami pouvait moins compter sur eux. Comme eux excellents soldats au début, la défaite les a complétement démoralisés et transformés en pillards ivrognes, encore plus redoutables aux paysans français qu'aux Prussiens.

Tout autre était l'infanterie de ligne, à laquelle je joins le corps d'élite des chasseurs à pied où se retrouvent à un degré éminent les qualités de la ligne. C'était le noyau de notre armée, et nous y trouvions en grand nombre ce que l'un d'eux appelait pittoresquement : *les vrais Français en France*. « Si nous avions été victorieux, me disait-il, les zouaves et les turcos se seraient bien plus mal conduits que les Prussiens, mais les vrais Français de France se seraient mieux conduits. » Ignorants, légers et vaniteux comme l'est chez nous le peuple presque entier, ils rachetaient ces défauts par les ressources variées d'un esprit ingénieux et original, par une vraie bonté de cœur, une bravoure naturelle

et simple, une grande égalité d'humeur, et quelque chose de cordial, d'humain, de franc, qui gagnait tout de suite les sympathies. Je parle naturellement du soldat de ligne encore jeune, non de celui qui a fait son métier de la carrière militaire et sa vie normale de la vie de garnison. Le vieux lignard est d'ordinaire, malgré son apparente bonhomie, un type digne de peu d'estime. Célibataire de profession, il a tous les vices de son état, et en particulier la paresse et l'égoïsme. Chez le jeune soldat, au contraire, nous trouvions d'ordinaire les affections de famille très-développées et une simplicité de cœur qui le rend facilement accessible à tous les bons sentiments. L'ignorance malheureusement empêche le plus souvent le développement des qualités naturelles dont il est doué.

Nous retrouvons à peu près le même caractère dans la cavalerie, avec quelque chose de plus dégagé, de plus conscient, de moins naïf et naturel. Le cavalier se trouve beau et il pose un peu, mais aussi a-t-il le sentiment de sa

dignité et sa conduite en est-elle meilleure. Je ne m'étendrai pas sur l'élégance et la hardiesse de nos chasseurs à cheval, sur la fermeté et l'énergie parfois un peu brutale de nos cuirassiers, sur le calme et la dignité de nos dragons. Notre cavalerie s'est toujours conduite avec bravoure, mais les hommes du métier diront à quel point elle était insuffisante comme nombre et comme éducation militaire, et le peu de services qu'elle nous a rendus.

L'artillerie est l'honneur de notre armée par le caractère des hommes qui la composent. Il semble que leur arme leur communique je ne sais quoi de calme, de fort, avec cette confiance dans sa force qui permet d'être doux. Nos artilleurs ont fait jusqu'au bout leur devoir, sans se laisser démoraliser par les défaites ni par l'infériorité des armes avec lesquelles ils combattaient. Après l'armistice, quand les soldats rentraient chez eux ou à leur dépôt, sales, déguenillés, sans dignité dans le maintien, les artilleurs avaient con-

servé leur bonne tenue, leur air martial et tranquille.

A ces anciens corps de notre armée vinrent se joindre, après nos premières défaites, des troupes nouvelles. Ce fut d'abord l'infanterie de marine, qui s'illustra par sa bravoure à Mouzon et à Sedan. Elle n'avait jamais paru dans nos guerres européennes et jouissait d'une assez mauvaise réputation, due sans doute aux méfaits que les nations dites civilisées se permettent volontiers dans leurs luttes avec les peuples d'Asie ou d'Afrique. Je crois aussi que la discipline des soldats de marine était peu stricte en ce qui concerne le maraudage; mais les jours de bataille, il n'y avait chez eux ni traînards ni fuyards; ils se battirent en héros, les cendres de Bazeilles sont là pour l'attester. Tous ceux que j'ai vus étaient bien supérieurs aux soldats de ligne par le développement de l'esprit et par l'élévation du caractère. Les voyages lointains leur avaient ouvert l'intelligence, les avaient débarrassés d'une foule de préjugés; souvent

éloignés de la patrie, ils s'en étaient formé une idée plus claire que ceux qui ne l'avaient jamais quittée, et ils comprenaient mieux pour quelle cause ils allaient lutter et mourir.

Un peu plus tard, au siége de Paris et sur la Loire, vint le tour des gardes mobiles. Ces jeunes recrues, à peine instruites du maniement des armes, n'ont presque jamais été de véritables soldats. Certains bataillons se sont admirablement battus; ceux de la Sarthe, de la Bretagne, du Loir-et-Cher, de la Dordogne, de l'Isère, du Haut-Rhin, ont étonné les vieux soldats par leur courage. Parmi les mobiles se trouvaient beaucoup de jeunes gens de familles aisées, qui savaient pourquoi ils se battaient et par suite se battaient bien; mais le plus grand nombre étaient des paysans ou des ouvriers arrachés à la charrue ou à l'atelier; ils s'étaient crus libérés du service militaire, subissaient à contre-cœur la loi nouvelle, supportaient mal les privations d'une guerre désastreuse et les intempéries d'un

hiver rigoureux, et se sentaient incapables de résister à des troupes régulières et à une formidable artillerie. L'ignorance, l'insouciance des questions politiques et patriotiques, l'absence de toute grande pensée, de tout sentiment élevé, les énervait. Ils n'étaient ni méchants ni corrompus; les sentiments de famille et d'amitié étaient d'ordinaire assez vifs chez eux; mais le penchant à l'ivrognerie, la légèreté des mœurs, si générale en France, étaient presque aussi répandus dans la mobile que dans la ligne. Sans doute, la garde mobile a été souvent digne d'éloges, mais pris dans son ensemble, ce corps, qui représentait la nation en armes, a été au-dessous de ce qu'on pouvait attendre de lui.

Deux corps seuls se sont montrés dans la campagne de la Loire véritablement ***sans peur et sans reproche*** : les zouaves pontificaux et les marins (1). Les zouaves pontificaux, recrutés principalement parmi les jeunes gens des

(1) Si j'en crois le témoignage d'officiers allemands, les garibaldiens dans l'Est ont mérité les mêmes éloges.

familles nobles ou cléricales, ou parmi les populations si religieuses de l'Ouest, ont montré ce que peuvent des hommes soutenus par une forte conviction. Royalistes, ils avaient seuls conservé, avec les souvenirs de la vieille France monarchique, une idée nette, un amour profond de la patrie; catholiques, ils avaient le sentiment très-juste que la défaite de la France était la chute du catholicisme. Ils ont combattu contre toute espérance, sans jamais reculer, parce qu'ils avaient la foi. Naïfs et chevaleresques, ils étaient convaincus que la bonne cause devait triompher.

Les marins, appelés de la flotte en automne, donnèrent à Paris ses meilleurs artilleurs, et à l'armée de la Loire ses meilleurs fantassins. Commandés par un corps d'officiers exceptionnellement intelligents, instruits et dévoués, soumis à une discipline de fer, accoutumés à voir de face le danger et la mort sans jamais trembler, modestes, fidèles et loyaux comme le sont d'ordinaire les populations maritimes,

les marins ont fait l'admiration de tous par leur indomptable et silencieux courage.

Je ne parlerai point des gardes nationaux mobilisés, qui n'ont paru sur la scène que tout à la fin de la guerre, d'une façon assez peu honorable et qui sont une réédition inférieure des mobiles; mais on doit une mention spéciale aux francs-tireurs, petits corps irréguliers qui devaient opérer indépendamment de l'armée et faire la guerre de partisans.

Il est tout à fait ridicule de blâmer au nom de la morale, comme l'ont fait les Allemands, la conduite des francs-tireurs. Quand un pays est envahi, il est parfaitement naturel que tout homme valide saisisse un fusil, et que, sans attendre les ordres d'un général ou d'un colonel, il fasse tout le mal possible à l'ennemi, lui coupe ses approvisionnements, tue ses éclaireurs. Chaque rocher, chaque arbre devient un danger pour l'envahisseur. Si un grand nombre d'hommes déterminés osent entreprendre le rude métier de guerilleros, une armée d'invasion peut se trouver arrêtée

dans sa marche et paralysée dans ses efforts, comme l'armée de Napoléon Ier en Espagne. Les Allemands ont bien pu se livrer à de vertueuses et ridicules indignations contre le métier d'assassins que faisaient les francs-tireurs dans leur guerre d'embuscades; mais ils n'ont jamais pensé un mot de ce qu'ils disaient; ils savent bien que tout soldat fait un métier d'assassin et que la guerre n'est plus un duel à armes égales comme du temps des Horaces et des Curiaces; ils savent de plus que leur grande guerre de 1813 a été en partie une guerre de francs-tireurs; ils admirent comme nous, j'en suis sûr, le major Schill, le noble Andréas Hofer, Th. Kœrner, Charles Friesen.

Si je ne partage en aucune façon l'opinion de ceux qui réprouvent les francs-tireurs et la guerre d'embuscades, je ne suis pas non plus de ceux qui s'étonnent que les Prussiens les aient fusillés. Ils ne pouvaient pas leur reconnaître le caractère de belligérants, leur sécurité exigeait la sévérité la plus terrible envers

les francs-tireurs, et ils étaient en droit de les fusiller, comme les francs-tireurs étaient en droit de fusiller leurs prisonniers. Mais la douceur des mœurs s'opposait à la stricte exécution de ces règles redoutables de la guerre de partisans; les francs-tireurs faisaient souvent des prisonniers et souvent ils étaient eux-mêmes faits prisonniers. Lorsqu'ils combattaient à visage découvert et non en embuscade, les Prussiens ne leur appliquaient pas d'ordinaire la rigueur des lois de la guerre.

A mon avis, la création et surtout la multiplication des corps de francs-tireurs fut, de la part des Français, une grave erreur, reconnue d'ailleurs, mais trop tard, par le gouvernement qui essaya en vain de les incorporer dans l'armée régulière. Nos mœurs sont trop douces pour que la guerre de partisans puisse se faire d'une manière générale et efficace. Les Prussiens, plus durs, savaient appliquer sans pitié les règlements militaires; mais on ne trouvait en France que bien peu

de gens décidés à tuer de sang-froid et à faire d'avance le sacrifice de leur vie, s'ils étaient pris. De plus, la guerre de partisans doit être faite par des volontaires armés à leurs frais, rompus au maniement des armes, à la course, à la chasse, et guerroyant dans leur propre pays dont ils peuvent connaître tous les sentiers, toutes les retraites. Au lieu de cela, les francs-tireurs étaient équipés par les municipalités et, livrés à eux-mêmes, gaspillaient l'argent et les fournitures qu'on leur donnait; ils étaient envoyés par ordre dans des pays qu'ils ne connaissaient pas; ils étaient composés trop souvent de gens désireux d'échapper à la discipline militaire, au campement en plein air et aux dangers sérieux des vraies batailles. Quelques compagnies se sont bien conduites, en particulier celle des francs-tireurs parisiens de Lipowski à Châteaudun et à Alençon; mais le plus grand nombre d'entre elles ne se battaient jamais; les jours de bataille on voyait les francs-tireurs errer sur toutes les grandes routes à la recherche de

leurs compagnies, les cherchant naturellement du côté où ne grondait pas le canon. Certains corps s'étaient recrutés de vrais bandits, terreur du paysan qu'ils pillaient, battaient et ne défendaient pas, et dont la maison était souvent, après leur départ, brûlée par l'ennemi. Je crois qu'aujourd'hui les hommes sérieux sont en France unanimes à reconnaître que les services rendus par les francs-tireurs ne peuvent pas être mis en balance avec le mal qu'ils ont causé.

Je n'entrerai pas dans l'analyse des imperfections de notre armée au point de vue militaire, pas plus que je n'ai voulu exposer les mérites de l'organisation prussienne. D'autres plus compétents ont dit et diront l'incapacité de nos états-majors (1), l'ignorance de nos officiers et de nos sous-officiers, l'incurie de notre intendance, l'insuffisance de nos ambu-

(1) De l'aveu de tous, même des ennemis, l'armée de la Loire et l'armée du Nord ont été conduites avec un grand talent. Mais alors les élements dont disposaient MM. Chanzy et Faidherbe étaient trop mauvais, les circonstances trop défavorables, pour que le succès fût encore possible.

lances (1), l'infériorité de notre artillerie que n'a pu compenser la supériorité de nos fusils et le courage de nos soldats, le manque de cohésion de nos différentes troupes, enfin le désordre profond d'une administration où s'étaient perdus le sentiment du devoir et l'habitude du travail. Je me contente de noter les traits les plus saillants de la situation morale de l'armée et du pays.

Le début inique de la guerre et les sentiments mauvais qu'elle a excités au début, ont pesé sur nous jusqu'à la fin de la campagne. Tandis que, dans la guerre d'Italie, les soldats ont réellement été soutenus par la noble pensée qu'ils combattaient pour l'indépendance d'un peuple opprimé, jamais dans la guerre actuelle l'armée n'a partagé l'idée ridicule que nous allions délivrer les Allemands opprimés par la Prusse, comme le prétendaient les manifestes impériaux. Les seuls sentiments

(1) Voyez sur le service sanitaire le remarquable article de M. Le Fort, *la Chirurgie militaire*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er novembre 1871.

de ceux qui étaient satisfaits de la guerre étaient une mesquine jalousie contre la Prusse dont la puissance grandissante offusquait notre amour-propre, un vieux regain de haine remontant à 1815, et le plaisir puéril et immoral de montrer sa force, de battre son voisin, et d'entrer en triomphateurs dans une capitale quelconque. La masse de la nation, qui ne songeait point à la guerre et la voyait même avec effroi, n'éprouvait point de répulsion morale contre l'iniquité du prétexte saisi par l'empereur, et accepta bientôt avec satisfaction l'idée d'une promenade militaire à Berlin. Les soldats se réjouissaient de ne plus faire la guerre, cette fois, chez des amis comme en Italie, mais chez des ennemis où le pillage ne serait plus un crime. Ces sentiments bas et puérils se changèrent en véritable rage quand vinrent les premières défaites, et que la France fut envahie. Des gens, qui trouvaient tout naturel de ravager les provinces Rhénanes et même de les conquérir, se mirent à crier au sacrilége, à la violation du sol sacré de la

la vie calme et facile ont bien changé le vieil esprit guerrier de la France.

Mais, malheureusement, à cette décadence de l'esprit guerrier n'a point correspondu un progrès de la moralité ni de l'instruction. Cette campagne m'a révélé à quel point notre nation est ignorante, à quel point se sont obscurcies chez elle les idées religieuses et morales. Il faut avoir vécu avec les soldats pour juger la profondeur du mal. La majorité ne sait ni lire ni écrire; ceux qui ont appris quelque chose dans leur enfance n'en profitent guère plus tard. A Ouzouer, sur cent blessés je n'en ai trouvé que quatre ou cinq qui eussent du goût pour la lecture, deux seulement qui aimassent l'instruction. L'un d'eux était un Corse, homme très-intelligent qui étudiait la géographie et prenait des notes en lisant; l'autre un mobile d'Eure-et-Loir, assez lettré et poëte à ses heures. Une ignorance aussi invétérée et aussi répandue produit dans un pays un affaissement général des facultés intellectuelles; j'étais frappé de l'impuissance

de tous ces hommes à suivre un raisonnement, à concevoir clairement une chose. Tandis que les Allemands donnaient des indications claires, précises, fermes, à ceux qui les questionnaient, les Français se représentaient tout d'une manière vague, exagérée, incomplète; ils voyaient vivement une chose et ne voyaient qu'elle; nul discernement, nulle critique; ils croyaient tout, dupes parfois de leur propre imagination. — Le soldat de l'ancienne armée joignait souvent la vanité à l'ignorance; mais à la fin de la campagne, je n'ai plus trouvé ce défaut chez nos soldats; ils reconnaissaient avec une modestie parfois trop humble la supériorité des ennemis. Que de fois j'ai été étonné de l'admiration qu'ils témoignaient pour la belle apparence de l'armée allemande et même pour son courage:

— Comme ils sont imposants avec leurs casques, disaient-ils.

— Ils sont plus hardis que nous, ai-je entendu dire plus d'une fois. Malheureusement

cette modestie n'a point été partagée en France par la masse de la nation qui ne combattait pas ni par les classes soi-disant éclairées.

L'ignorance de nos soldats se manifestait surtout par l'absence de toute idée vraiment religieuse ou morale. J'ai dit plus haut comment la plupart n'ont jamais compris la beauté de la cause pour laquelle ils combattaient; savaient-ils seulement ce que c'était que la France, l'Alsace, l'Allemagne (1)? Et la France, d'ailleurs, qu'avait-elle fait pour eux? Leur avait-elle donné des écoles pour s'instruire? Les avait-elle conviés à s'occuper des intérêts généraux du pays ou même des intérêts particuliers de leur municipalité? Non, elle leur avait dit : « Ne t'occupe de rien que de ton champ, mange, bois et ne fais pas de politique. » Quand elle les a appelés à son secours, ils n'ont pas compris ce qu'elle voulait

(1) J'ai demandé un jour à un ouvrier parisien, intelligent et qui a été élevé dans la meilleure école primaire de Paris, quelles étaient les nations étrangères voisines de la France. Il m'a cité les Belges, les Alsaciens et les Lorrains.

dire. La religion obscure et formaliste qu'ils connaissent seule, embarrassée de dogmes bizarres et de cérémonies coûteuses, n'a pas davantage prise sur leur esprit ni sur leur cœur. Quelques-uns étaient superstitieux ; j'en ai vu un vraiment pieux, d'une piété ignorante et enfantine ; il était la risée de tous ses camarades, dont l'incrédulité grossière n'était pas moins ignorante que sa foi. La vraie piété, l'élévation mystique vers un monde invisible et supérieur leur est inconnue ; et il est impossible de se figurer une armée française chantant en chœur, avec un sentiment à la fois religieux et patriotique, des cantiques nationaux tels que le choral de Luther : *Ein' feste Burg ist unser Gott.*

Si du moins, à défaut de croyances religieuses, nos soldats avaient eu de fortes convictions morales ; mais s'ils raillaient les prêtres et l'Eglise, ils n'avaient guère plus de respect pour la pureté des mœurs et les vertus domestiques. La *grivoiserie*, ce sourire complaisant du vice satisfait, ce cynisme qui se croit

innocent parce qu'il est superficiel et qui abaisse et salit toutes les choses grandes et saintes, est le ton naturel de la conversation du troupier français. On doit s'estimer heureux quand il ne va pas jusqu'à l'obscénité. C'était un spectacle navrant que de voir dans nos villes les mobiles nouvellement recrutés passer dans les rues avec une démarche avinée et chantant des chants de débauche. La probité elle-même manquait bien souvent à ces âmes mal dégrossies. Les paysans peuvent dire si le soldat français respecte plus la propriété du compatriote que le soldat allemand celle de l'ennemi. L'ignorance rend presque inconscient du mal. Un de nos blessés, garçon doux et naïf, me racontait qu'il avait trouvé dans une grange un officier bavarois blessé, et il ajoutait avec une tranquillité effrayante : « Si j'avais vu qu'il avait une si belle montre avec une chaîne, je lui aurais joliment fourré ma baïonnette dans le ventre. » D'autres racontaient sans honte des vols commis sur les blessés et s'étonnaient à peine des actes sem-

blables commis par les Allemands. Un officier soigné dans notre ambulance, avait eu l'or de sa dragonne volé par ses propres soldats pendant qu'ils le transportaient blessé loin du champ de bataille. Si nous avions été en Allemagne, je doute que la conduite de notre armée y eût été plus édifiante que celle de l'armée allemande en France. Il y aurait eu moins d'atrocités commises par système, mais il y aurait eu plus de violences individuelles. On aurait peut-être moins dévasté, mais aurait-on de même respecté les femmes ? Le respect de la femme s'est presque entièrement perdu chez nous ; peu s'en faut qu'il ne soit un ridicule.

Et pourtant, malgré tous ces vices, le soldat français n'est ni méchant ni corrompu. Il a été élevé par une Église qui n'a plus aucune influence morale sur la masse du peuple ; on lui a appris à croire à une religion morte qui n'a su ni ennoblir son esprit ni réchauffer son cœur. Il ignore le bien plutôt qu'il ne veut le mal. Je l'ai déjà dit, c'est un enfant; ce qui

lui manque, ce sont les qualités viriles. Mais il a d'autres qualités qui empêchent de le juger trop sévèrement et qui permettent d'espérer en l'avenir : il est intelligent, il a bon caractère et bon cœur.

J'ai dit que nos soldats ne savaient pas raisonner, voir les choses d'une manière claire et complète : mais aussi avec quelle vivacité ne saisissent-ils pas le peu qu'ils voient ! Avec quelle originalité ne savent-ils pas l'exprimer ? J'ai lu un grand nombre de lettres de soldats, allemandes et françaises. Les premières exprimaient plus uniformément des sentiments bons et purs ; mais combien les autres étaient plus intéressantes ! L'orthographe et le style laissaient à désirer, mais on y trouvait mille choses fines et délicates dites avec un naturel, un bonheur d'expression qui faisaient mon étonnement et mon admiration.

Le bon caractère, la bonne humeur des Français est proverbiale ; mais jamais elle n'a mieux éclaté que dans ces continuels revers ; nulle part on ne pouvait si bien l'observer

que dans les ambulances. Au milieu des effroyables souffrances de la retraite de la Loire, l'armée ne s'est jamais complétement démoralisée. Il a fallu la défaite du Mans pour lui faire perdre totalement courage. Jusque-là une indomptable espérance vivait en eux. Je ne sais pas s'il y a une seule autre nation en Europe qui eût été capable, après un désastre comme celui de Sedan, de continuer la lutte pendant six mois; bien plus, de croire jusqu'au dernier jour à la possibilité du succès. Nos blessés français étaient loin d'avoir la patience des Allemands; ils se plaignaient davantage, ils étaient plus exigeants. Mais, chez beaucoup d'entre eux, quelle bonne humeur dans la souffrance! L'Allemand s'y soumettait avec une résignation muette; le Français la méprisait et la raillait. Un amputé faisait la leçon à son moignon comme à un enfant capricieux: « Il n'est pas sage, disait-il, il ne veut pas se tenir tranquille. » Un blessé à qui on coupait un doigt, faisait, par ses intarissables plaisanteries, éclater de rire le médecin qui l'opérait.

Ce mépris de la douleur était parfois poussé jusqu'au stoïcisme. J'ai soigné un blessé à qui un éclat d'obus avait enlevé toute la partie du visage qui est entre les yeux et la mâchoire inférieure. Il n'a jamais proféré une plainte, et quand on lui demandait comment il allait, il répondait invariablement par écrit : « Très-bien. » Il me faisait lire tous les jours quelques passages des Maximes d'Epictète, et chaque fois que le stoïcien antique exprimait le mépris et l'indifférence que la douleur inspire au vrai philosophe, ce stoïcien moderne approuvait du geste et du regard.

Enfin, le cœur est demeuré bon chez tous ceux de nos soldats que l'ignorance n'a pas complétement abrutis. Par une curieuse contradiction, ils ne comprennent pas l'amour pur et élevé, et ils respectent et aiment la famille. J'ai trouvé presque tous nos soldats tendres fils et excellents frères. Ils avaient une grande douceur de manières, un vif sentiment du juste, et surtout la compassion pour les faibles, sentiment qui manque d'ordinaire aux Allemands.

Ils seraient incapables d'arrogance envers les vaincus; les Bavarois pris ou blessés à Coulmiers (1) peuvent dire si je me trompe. Un soldat que nous avions soigné longtemps demandait à nous aider comme infirmier. « Je voudrais tant, disait-il, faire aux autres ce que vous m'avez fait. » Tandis que chez l'Allemand on est souvent froissé par l'étroitesse d'esprit, la susceptibilité mesquine, les brutalités sans cause, il y a chez le Français quelque chose de large, d'aimable, de généreux, qui le rend sympathique comme individu, même aux nations qui haïssent le plus sa patrie.

Si ces qualités étaient mûries par l'éducation et affermies par un sérieux sentiment du devoir, nous pourrions beaucoup espérer de notre nation. Avec notre légèreté et notre

(1) Je parle ici de la conduite des soldats avec ceux qu'ils viennent de combattre. Les Bavarois qui ont été prisonniers à Pau ont élevé contre les traitements dont ils ont été l'objet les mêmes plaintes qu'ont fait entendre nos prisonniers en Allemagne; cela m'a rendu un peu sceptique en ce qui concerne les récits des prisonniers en général.

ignorance actuelles, chacune de ces qualités est un charme, aucune n'est une vertu.

Je ne parlerai pas longuement des officiers : leurs qualités et leurs défauts ne diffèrent pas sensiblement de ceux des soldats; quant aux sous-officiers, rien d'essentiel ne les distingue de la masse de l'armée. Presque tous nos officiers sont braves; quelques-uns sont des modèles de courtoisie et de générosité ; il en est qui sont instruits, laborieux, et qui ne le cèdent en rien aux meilleurs officiers allemands. Mais pris dans l'ensemble, nos officiers ne se font pas remarquer, comme ceux de l'armée allemande, par la supériorité de leur instruction et de leurs manières. Beaucoup d'entre eux ne doivent leurs grades qu'à leur courage, non à leurs connaissances ni à leurs talents; habitués d'ailleurs aux mœurs de garnison, gâtés par la vie des cafés, ils étaient incapables de remplir dans une guerre sérieuse les fonctions que leurs grades leur conféraient. On a trop parlé de leur ignorance, surtout en matière de géographie,

pour qu'il soit nécessaire d'y insister beaucoup. La veille de la bataille de Patay, un colonel faisant fonction de général déjeunait avec nous, à quelques lieues de l'ennemi ; il ignorait le nom du village où il faisait passer sa brigade :

— Comment donc, dit-il à la fin du repas, s'appelle cet endroit où j'ai si bien déjeuné?

Avant Sedan, j'ai rencontré à plusieurs reprises des officiers qui confondaient la Meuse et la Moselle, et croyaient Sedan sur la même rivière que Metz. Enfin nous avons rencontré un lieutenant-colonel qui ne savait pas qu'il existât une ville du nom de Caen. Et pourtant ils étaient d'ordinaire satisfaits d'eux-mêmes ; ne sachant rien, ils ne doutaient de rien ; ils avaient des airs matamores, et jusqu'au bout ils ont persévéré dans leurs habitudes de paresse et d'insouciance. J'ignore la manière dont ils se seraient conduits s'ils avaient envahi l'Allemagne. Mais leurs propres compatriotes n'ont pas toujours eu à se louer d'eux. J'ai vu le château d'Ecomans, entre

menaça de les fusiller comme espions, puis on les relâcha sans explications. Les autorités militaires étaient si nouvelles au métier, si inexpérimentées, que même vis-à-vis des blessés, elles ne savaient pas toujours observer les convenances. Deux officiers bavarois blessés, transportés de Vendôme à Tours, ont été mis sous la garde de cinq gendarmes. A Tours, on leur a enlevé leurs ordonnances, qu'un ordre exprès du colonel français leur avait laissés. On a envoyé les ordonnances à l'île d'Oléron, tandis que les blessés étaient soumis à une stricte surveillance à l'hôpital militaire.

Il est triste d'ajouter que les médecins militaires avaient généralement les mêmes défauts que les autres officiers. Il y avait de nobles et éclatantes exceptions, par exemple dans la belle ambulance divisionnaire du 16e corps, dirigée par M. de Combarieu(1). Mais la plupart des majors et aides-majors avaient

(1) Les médecins français apportaient souvent dans la manière dont ils traitaient les Allemands blessés un sentiment

contracté dans la vie de garnison des habitudes déplorables de paresse et d'incurie. Après la bataille du 18 août, nous en avons vu qui laissaient des blessés sans soins, par terre, dans la rue, tandis qu'ils faisaient tranquillement leur cuisine dans une grange. Sur nos observations :

—Nous avons fini nos amputations, dit l'un d'eux, le reste ne nous regarde pas.

Les ambulances internationales ont un peu suppléé à l'insuffisance des ambulances militaires, mais elles-mêmes laissaient beaucoup à désirer. Notre service sanitaire est à réorganiser tout entier. Mais cela n'est possible qu'en réorganisant l'armée, et pour réorganiser l'armée il faut réorganiser la nation elle-même.

de générosité que les médecins allemands étaient loin d'avoir au même degré. Ceux-ci remplissaient strictement leur devoir, mais faisaient naturellement passer les compatriotes avant les ennemis, tandis que je sais plus d'un major français qui distribuait d'abord des couvertures aux Allemands, quand il n'y en avait pas pour tout le monde. Un jeune blessé bavarois nous a bien fait rire un jour en nous disant : « Les Français sont pourtant bien mieux élevés que nous. — *Die Franzosen sind doch viel besser erzogen als wir.* »

V

Tout en recueillant des observations sur le caractère et les qualités des troupes en campagne, j'ai également étudié avec un non moins vif intérêt les curieux phénomènes psychologiques produits par les circonstances exceptionnelles où la guerre place les populations civiles. En temps ordinaire, grâce à la rapidité des communications, à la multiplicité des moyens d'information, à la tranquille sécurité de la vie, les erreurs, les illusions, les légendes ne peuvent pas se répandre ou du moins se dissipent rapidement au contact de la réalité. Mais en temps de guerre, quand toutes les conditions de la vie sont boule-

versées, quand l'invraisemblable et l'impossible deviennent la règle, quand la transmission orale devient le seul moyen de savoir ce qui se passe, il est inouï de voir à quel point la vérité devient impossible à saisir, comment les inventions les plus fantastiques naissent d'elles-mêmes, se propagent, s'exagèrent et finissent par prendre dans l'esprit de la majorité des hommes la place de la réalité.

Je ne parle naturellement que des illusions réelles et naïves, des légendes spontanées et non de celles que se plaît à créer le cerveau surexcité d'un homme d'Etat ou la plume peu scrupuleuse d'un littérateur qui spécule sur la curiosité ou les passions du public. Le *Gaulois* et le *Figaro* du mois d'août 1870, les dépêches du comte de Palikao ou de M. Gambetta sont sans doute des documents curieux pour la psychologie, mais il est difficile de discerner la part d'illusion sincère et la part de charlatanisme, — peut-être bien intentionné, — qu'ils renferment. Tout

le monde les connaît d'ailleurs, et mon expérience personnelle ne m'a rien appris de particulier sur ce sujet (1).

Ce qui m'intéressait davantage, c'étaient les imaginations étranges, les nouvelles absolument fausses qui s'accréditaient pendant la guerre, sans que personne fût coupable de les avoir fabriquées à plaisir. J'ai dit les terreurs que nous avons causées aux habitants de Clermont et du Chêne-Populeux. Que de victoires n'aurions-nous pas remportées si la renommée populaire avait dit vrai ! Un jour la flotte était à Berlin, un autre c'étaient Abd-el-Kader et Garibaldi qui avaient opéré leur jonction à Chémery et battu 100,000 Prussiens. Le 8 septembre, on nous apprend que

(1) Ce qui est incroyable, c'est la facilité avec laquelle beaucoup de personnes mêlent dans leurs récits le roman et la réalité, exagèrent, inventent, racontent comme des expériences personnelles des faits très-graves qu'ils ne savent que par ouï dire. Ils finissent par croire qu'ils l'ont vu. Le général d'Aurelle de Paladines lui-même n'a-t-il pas écrit que le 9 novembre Coulmiers était en flammes? J'ai passé à Coulmiers même toute la soirée du 9. Il n'y a pas eu dans le village un seul incendie. Voy. *La première Armée de la Loire*, par le général d'Aurelle de Paladines, p. 108.

le maire de Mouzon a eu une dispute avec un officier allemand qui lui a brûlé la cervelle. Le 9, un habitant de Mouzon nous rassure; le maire avait seulement reçu un coup de sabre sur la tête et la blessure n'était pas mortelle. Le 10, j'allai à Mouzon; le maire n'avait jamais reçu de coup de sabre. Il n'avait pas même eu de dispute avec qui que ce fût. — Vers le 15 septembre, un monsieur revient de Sedan, et annonce que Bazaine va y arriver.

— Comment savez-vous cela? lui dis-je.

— Il l'a fait afficher à Sedan.

— Comment peut-il l'avoir fait afficher à Sedan, puisque les Allemands l'occupent?

— Mais j'ai lu l'affiche, croyez-vous que je mente?

Le 21 janvier, je longeais la Loire en cabriolet. Il y avait plus d'un mois que nous étions envahis. Les journaux n'arrivaient plus. La tradition orale était le seul moyen d'information. Un homme assez bien mis (il était marchand de nouveautés) me demande de

monter à côté de moi. Nous causons. Il avait l'air fort joyeux.

— Vous ne savez pas, Bourbaki est à Berlin.

— Ah, bah!

— Mais oui, avec Garibaldi. Voyez-vous, en Allemagne, il y a une grande montagne (et il fit avec ses deux mains un geste pour représenter une montagne longue et étroite). Bourbaki a envoyé Garibaldi à droite; lui-même a pris à gauche, il a délivré en passant Metz et Strasbourg. Il est entré en Allemagne par Maubeuge, et les deux armées se sont rejointes à Berlin, à l'autre bout de la montagne.

— Mais, cher Monsieur, remarquez que Bourbaki s'est mis en marche il y a un mois à peine, que s'il a déjà délivré Belfort...

— Vous n'êtes pas Français! s'écria-t-il indigné.

Arrivé à la ville, je descendis chez un des hommes les plus riches et les plus considérés du pays, homme excellent, dévoué et qui, sans me connaître, me fit le meilleur accueil.

Après dîner, au coin du feu, il me dit à mi-voix :

— Vous savez, il y en a eu 40,000 de tués au Mont-Valérien.

— En êtes-vous sûr ?

— Je le tiens d'un ami qui les a *vus*. Voilà ce qui s'est passé. Il y avait au Mont-Valérien trois généraux qui s'étaient vendus à Bismarck. Le jour où tout fut prêt pour livrer le fort, l'un d'eux remit une lettre pour Bismarck à un officier d'ordonnance. Celui-ci, en allant la porter, eut des soupçons, et il la porta à Trochu. Le gouverneur la lut et lui dit : « Attendez-moi ici. » Il courut au Mont-Valérien, fit fusiller les trois généraux, revint auprès de l'officier et lui rendit la lettre en lui disant : « Portez-la à son adresse. » Bismarck fit avancer des troupes. On démasqua des mitrailleuses. Il en resta 40,000 par terre. Mon ami m'a dit que c'était un horrible spectacle.

— Cela devait être affreux, en effet, répondis-je avec conviction, n'ayant pas envie de faire suspecter de nouveau mon patriotisme.

Des faits analogues se présentaient tous les jours. Je ne pouvais m'empêcher de réfléchir qu'il y a des périodes entières de l'histoire pour lesquelles nous ne possédons que des documents du genre des récits que je viens de citer. Il y a eu des époques où la guerre était l'état habituel de la société, où l'on ne savait rien que par des rapports oraux, et où les historiens ont raconté les événements d'après leurs souvenirs personnels ou même d'après les souvenirs de contemporains plus âgés qu'eux. Et nous scrutons le texte de leurs récits avec un religieux respect; nous déterminons la valeur, le sens exact de chaque phrase, de chaque mot; dans les faits les plus fabuleux, nous nous efforçons de retrouver le fait réel qui doit avoir servi de point de départ à la légende! Quelle précieuse leçon de critique historique a été pour nous la campagne de 1870!

VI

Le 16 février 1871, nous quittions Ouzouer-le-Marché, où grâce au dévouement de quatre sœurs de Saint-Paul, femmes admirables et saintes (1), notre tâche avait été facile et notre œuvre utile. Ce n'est point sans émotion que nous les avons quittées, elles et les blessés français et allemands qui restaient en

(1) Je mentionnerai également l'hôtelier du bourg, homme d'une rare bonté, l'instituteur primaire, et le curé. Un gros fermier des environs nous est aussi venu en aide avec beaucoup de zèle en transformant sa maison en hôpital de convalescence. Ses propriétés ont été complétement épargnées par l'ennemi, et les blessés ont trouvé chez lui avec une nourriture excellente, un air bien plus pur que celui de l'ambulance. Nous nous sommes trop bien trouvés de cet arrangement pour ne pas le recommander. Les blessés et les gens du pays en profitent également.

convalescence. Quelques jours après, je rentrais à Paris, heureux des souvenirs que j'emportais de notre ambulance, mais le cœur navré. J'avais vu de près les plaies de mon pays, et la difficulté de les guérir; j'avais vu la profonde désorganisation de notre société, et je me demandais avec angoisse d'où viendrait le salut, la renaissance. Est-ce que cette grande nation, la France, qui a tant fait pour le monde, est destinée, après lui avoir servi de modèle, à ne plus lui servir que d'avertissement et de leçon par sa ruine? Et d'un autre côté, quel est l'avenir de l'Allemagne, cette seconde patrie pour tous les hommes qui étudient et qui pensent? Je la voyais corrompue par la victoire, oppressive après avoir été opprimée, abusant de la force dont elle a été si longtemps la victime, s'abandonnant à cet orgueil national qui, chez nous, lui paraissait un crime et une menace. Cette noble nation idéaliste va-t-elle devenir sèchement pratique, avide, impitoyable? Va-t-elle justifier le proverbe danois : « Qu'est-ce que ne

fait pas un Allemand — pour de l'argent? » Je désire pour elle et pour l'Europe entière qu'elle parvienne à former un grand peuple. Mais pourquoi faut-il que son unité ait maintenant pour base la complicité d'un même crime, une conquête injuste?

Cela est amer pour ceux qui aiment l'humanité et qui la voient livrée aux puissances du mal, de la haine et de la guerre. On serait tenté de désespérer, si l'espérance n'était pas un devoir.

I.

Il ne sera pas sans intérêt, je crois, de lire, en regard des appréciations que j'ai émises sur la conduite des Allemands pendant la guerre et sur les sentiments qui leur ont dicté les conditions de la paix de Francfort, quelques observations qui m'ont été adressées à l'occasion de mes articles par un des savants les plus distingués de l'Allemagne.

« Je suis affligé de la sévérité avec laquelle vous jugez notre conception des rapports de l'Allemagne avec l'Alsace et la Lorraine, et en particulier des reproches dont vous nous accablez à ce sujet, nous autres pauvres professeurs. Je comprends parfaitement qu'il soit dur pour un Français d'avoir à pleurer la perte de ces deux provinces, et je ne doute pas un seul instant que je sentirais de même, si j'étais Français. Mais précisément le cas était identique pour nous autres Allemands. Ces provinces

étaient incontestablement allemandes, et ont été jadis enlevées à l'Empire allemand par force ou par ruse. Le sentiment amer du droit lésé, de l'orgueil national humilié, de la perte matérielle, n'est point encore effacé chez nous. Ce qui a fait faire le plus de mauvais sang à nos aînés, c'est qu'on n'ait pas profité de la chute du premier Napoléon pour rendre à l'Allemagne ses anciennes frontières. Notre peuple s'en tient au vieux principe que cent années de passe-droit ne créent pas une heure de droit. Comment n'aurait-on pas profité d'une guerre heureuse pour satisfaire des aspirations toujours vivantes au rétablissement de ce que nous nommons notre droit? Je sais bien qu'au point de vue français, les choses sont présentées différemment. On fait valoir la longue possession; on fait remarquer le peu de sécurité qu'offriraient les relations politiques, si l'on voulait ressusciter capricieusement des droits périmés; on en appelle aux sentiments des populations elles-mêmes qui veulent appartenir à la France et non à l'Allemagne. Sur ce dernier point nous pensons que ces sentiments sont passagers et que le caractère foncièrement allemand du pays les transformera bientôt, dès que sera dissipé le malaise que tout état de transition entraîne fatalement avec lui. Nous nions aussi qu'une partie d'une nation ait le droit de choisir sa route d'après son

caprice, de même que nous aurions trouvé inadmissibles les prétentions de la Commune de Paris à se séparer de l'État français et à former un État indépendant. Quant à l'affirmation que nos droits étaient périmés, nous répondons que pour nous rien n'est périmé, aussi longtemps que nous conservons le sentiment vivant de l'injustice subie. — Je n'ai point la prétention de réfuter par ces observations la conception française, ni de présenter le point de vue allemand comme seul correct et juste. Je veux seulement repousser le reproche qui nous est fait de nous appuyer sur l'appel au droit brutal de la force, où d'être au point de vue du droit des gens en arrière sur n'importe quel autre peuple. Vous trouveriez peu d'Allemands instruits et bien élevés qui eussent approuvé Bismarck s'il avait demandé l'annexion du Lyonnais ou de la Champagne; vous pourriez au contraire compter facilement ceux qui ne sont pas des partisans décidés de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. D'où vient cette différence? Simplement du fait que d'un côté nous aurions vu une pure spoliation, tandis que de l'autre nous voyons simplement la revendication d'un bien qui est à nous, et qui nous a été injustement enlevé. Ce sentiment peut, je le répète, être erroné, mais il existe, il explique l'attitude prise par nos classes éclairées, et quand on veut porter sur

cette attitude un jugement moral on est obligé d'en tenir compte. La conséquence fatale est précisément que chaque peuple pense avoir le droit pour lui, et en appelle de bonne foi à la force comme à l'*ultima ratio.*

« Dans la question qui divise la France et l'Allemagne nous voyons aujourd'hui le droit opposé au droit, l'histoire à l'histoire. Aussi cette question ne peut-elle être tranchée que par la force. C'est un cas assez analogue à celui de la Pologne, vis-à-vis de laquelle nous sommes dans une situation qui n'est pas sans ressemblance avec celle de la France vis-à-vis de l'Alsace. Le fait de possession est pour nous aussi bien que pour les Russes, contraire au droit, mais il est ancien; la population allemande s'est insinuée au milieu de la population polonaise, et y a déjà pris la haute main. Si l'on avance que les sympathies nationales des Polonais sont encore anti-allemandes, cela n'est vrai que pour les classes supérieures, tandis que les classes inférieures savent apprécier qui les a fait libres et qui a amélioré leur situation économique. Je suis bien éloigné d'en vouloir au Polonais qui ne considère que l'injustice subie par son pays, et qui cherche à rétablir par les armes son existence nationale, dès que les circonstances paraissent favorables; mais je crois aussi que nous Allemands nous sommes autorisés à dé-

fendre notre possession. Il est impossible sur le terrain du droit public de séparer nettement ce qui est périmé de ce qui ne l'est pas, et personne ne peut affirmer avec certitude à partir de quel moment une possession dont l'origine est injuste commence à être fondée en droit. Quand elle a duré longtemps, les uns qui y trouvent leur avantage la tiennent pour juste, tandis que les autres qui la jugent défavorable pour eux, continuent à la combattre comme injuste.

« Vous voyez que je suis bien éloigné de vouloir condamner le point de vue français, tel qu'il est exprimé dans votre brochure. Ce que je veux faire ressortir, c'est le fait que votre revendication de l'Alsace et de la Lorraine n'a point pour origine le chauvinisme comme c'était le cas du côté des Français pour la revendication de la frontière du Rhin; mais bien un sentiment du droit, profondément enraciné chez le peuple et clairement défini dans la conscience des classes éclairées. Ce sentiment peut à vos yeux être faux, il n'en est pas moins un sentiment du droit, qui doit faire reconnaître notre *bonne foi.* »

Cette citation fera peut-être comprendre comment la droiture du cœur et l'amour de la justice peuvent se concilier chez tant d'Allemands avec l'approbation de la conquête de l'Alsace et de la Lor-

raine. Elle fera comprendre aussi ce que signifie le mot *droit* au point de vue allemand et combien cette signification est différente du sens que nous y attachons. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point. J'ajouterai cependant quelques mots sur le fond même des choses.

Il est vrai que les antiques liens historiques qui rattachaient l'Alsace et la Lorraine à l'empire d'Allemagne et les liens ethnographiques qui relient encore les Alsaciens à la race germanique expliquent en partie l'énergie avec laquelle le sentiment national s'est prononcé de l'autre côté du Rhin en faveur de l'annexion. Je reconnais que si nous avions conquis les provinces Rhénanes, notre crime eût été encore plus inexcusable que le leur. Mais il ne s'en suit point que les Allemands n'aient pas cédé à un désir de conquête et ne croient pas au droit de la guerre. Si nous avions conquis les provinces Rhénanes nous aurions protesté de notre haine pour les conquêtes, de notre amour pour la paix, nous n'aurions point parlé du droit de la force, mais des garanties exigées par notre sécurité, de la nécessité d'avoir des frontières naturelles, et des immortels principes de 89. En aurions-nous été pour cela moins avides et moins injustes? De même les Allemands parlent de Louis XIV et de Henri II, et au fond, sans qu'ils se l'avouent à eux mêmes, ils cè-

dent à la fatale tentation d'abuser de la force et de s'enrichir aux dépens d'autrui. Si la conquête de l'Alsace et de Metz était un fait isolé dans l'histoire de Prusse on pourrait peut-être en juger autrement; mais elle suit la conquête de Hanovre, qui a suivi celle du Schleswig, qui a été précédée par celle de la Saxe, qui suivait celle de Posen et de la Silésie; le passé de son histoire peut servir à faire comprendre son présent.

Mais, direz-vous, ces conquêtes sont des actes de violence du gouvernement prussien; tandis que l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine a été voulue par l'Allemagne entière, forte du sentiment de son droit historique. — Je nie ce droit. Metz ainsi que l'Alsace, moins Strasbourg et Mulhouse, ont été conquises par des guerres où nous avions pour alliés précisément ces princes protestants de l'Allemagne du nord qui se servaient alors de notre appui pour s'agrandir et qui nous reprochent aujourd'hui ces conquêtes dues à leurs armes et à leurs victoires aussi bien qu'aux nôtres. Mulhouse était alliée à la Confédération suisse et c'est un traité spécial qui l'a réunie en 1798 à la République française. Quant à la possession de Strasbourg, tout le monde reconnaît qu'elle a été le prix d'une des plus effrontées violations du droit des gens dont l'histoire fasse mention. Mais à qui fut enlevé Stras-

bourg? A l'empereur, à la maison de Habsbourg, que la Prusse a violemment chassés de l'Allemagne. A qui ferez vous croire que l'empire allemand d'aujourd'hui et dont l'Autriche ne fait pas partie, soit l'ancien Saint-Empire romain germanique? Et de quel front les princes protestants d'Allemagne, avec l'héritier de l'électeur de Brandebourg à leur tête, osent-ils réclamer comme illégitimes, des conquêtes confirmées par la paix de Westphalie à laquelle ils durent, grâce à la France, la liberté de leur conscience et la grandeur de leurs maisons?

Mais le peuple n'entend point ces finesses. Pour lui l'Allemagne est l'Allemagne, et l'empire est l'empire. — Soit, je n'en veux point au peuple. Mais ce n'est pas le peuple seul qui oublie ces distinctions, et, comme vous le dites, ce sont les classes éclairées qui ont conçu et formulé clairement les droits historiques dont vous appuyez vos prétentions. C'est pour cela que j'ai le droit de les accuser, d'accuser les professeurs, qui depuis cinquante ans ont employé une immense érudition, une sagacité critique merveilleuse, à nourrir un patriotisme exclusif et haineux, à fausser l'histoire et à faire croire à l'existence de prétendus droits dont l'examen le plus superficiel démontre la vanité. Aussi un de vos historiens les plus éminents me disait-il l'an dernier :

« Tout cela est de la blague! *Alles dies ist schwindel!* Quand les Alsaciens eussent été Japonais, nous les aurions annexés tout de même, parce que nous avions besoin, au point de vue stratégique, de Metz et de Strasbourg. »

Mais admettons qu'au point de vue historique les Allemands ont raison, que toute idée de conquête, d'intérêt matériel leur soit étrangère, il n'en serait pas moins vrai de dire que nous sommes en avance sur eux au point de vue des idées de droit public, que notre conception est supérieure à la leur, et que dans notre différend avec eux, ce n'est pas le droit qui est opposé au droit, mais la justice au droit. Qu'on appelle droit tant qu'on voudra une antique possession au nom de laquelle on opprime un peuple, je l'appelle injustice et force; et toute possession contraire au vœu de ceux qui habitent la terre possédée est une conquête. Aussi les Allemands se trompent-ils s'ils croient, comme le dit notre correspondant, que c'est comme Français seulement que nous pleurons l'annexion de l'Alsace, et s'ils croient que nous éprouvons le sentiment qu'ils éprouveraient à notre place. Ce qui nous indigne, ce n'est pas que la France ait perdu l'Alsace, c'est que l'Alsace ait perdu la France, c'est que la volonté, les sentiments d'un peuple soient étouffés et tyrannisés. C'est ainsi que nous avons souffert et sympa-

événements de la guerre, mais par les faits particuliers dont les hasards de la campagne m'ont rendu le témoin. Elles ne sauraient donc avoir la valeur d'un jugement général et complet. Elles sont un témoignage sincère apporté par un homme qui a fait tous ses efforts pour voir les choses telles qu'elles étaient et pour les dire telles qu'il les a vues. On m'a reproché cette recherche d'impartialité et l'on m'a dit que le moment n'était pas venu pour nous d'être équitables. Je pense différemment. Le premier devoir du patriotisme est à mes yeux l'équité envers nos adversaires et la sincérité envers nous-mêmes.

II

Je dois le texte de la lettre qu'on va lire à l'obligeance de M. le colonel du génie Parmentier; elle a été déjà plusieurs fois traduite et publiée, mais toujours d'une manière incomplète et fautive. Je la donne intégralement, en allemand et en français. Elle a été trouvée chez M. Nepveu, à Sainte-Geneviève, entre Dieppe et Rouen. — J'ai écrit en Allemagne pour avoir de l'auteur même de la lettre ou de sa famille des explications sur les faits vraiment étranges qu'il rapporte; mais je n'ai reçu aucune réponse.

« Arques, 9 décembre 1870.

« Mein liebstes Mutterchen (1),

« Heute Nachmittag sind wir vor Dieppe gewesen,

(1) Je reproduis l'orthographe et la ponctuation de l'original.

eine Viertelstunde vom Strande entfernt, sind aber nicht in die Stadt gekommen, und haben wir uns 1 Stunde von Dieppe in obenstehenden Orte einquartirt. Es ist dieses wieder eine alte Burg Heinr. IV., dessen Raub- und sonstige Schlœsser wir seit einiger Zeit bestændig antreffen. In der Normandie haben wir es ueberhaupt was Quartire angeht viel besser wie in der Picardie, besonders die leckeren Fische welche man hier zu essen kriegt. Hæringe welche einen Tag vorher im Meer gefangen auf dem Rost gebraten giebt ein Essen wie keins mehr. Das Wetter ist zwar durchgængig recht schlecht, bis vorgestern hatten wir starken Frost und seitdem tiefen Schnee, welcher jedoch gegen die Kueste hie verschwindet. Neulich hattest du mir erwæhnt, es wære gefæhrlich bei Schneewetter Ordonnanz-dienst zu thun, ich habe damals daruber gelacht, gestern Nacht jedoch habe ich erfahren dass es doch nicht so angenehm ist; gefæhrlich ist es trotzdem nicht, denn ich finde mich, Gott sei Dank, doch immer wieder zurecht; es kommt ueberdiess nicht oft vor, dass ich solche Ordonnanzritte thun muss.

« Deine Staucher und Handschuhe habe ich gestern bekommen. Sie passen vortrefflich und halten gut warm, auch die Ohrenklappen habe ich erhalten welche auch recht gut sind. Die rothe Beu (?) oder Flanelljacke bewæhrt sich auch ganz gut, ich habe

sehr selten kalt, und trage doch nur eine Unterjacke und das Hemd daruber wogegen die meisten Soldaten 5-6 Hemden angezogen haben und noch kalt sind. Ich werde mir bald eine neue Unterjacke kaufen mussen, ebenso 1 Paar Struempfe, da die beiden welche du mir neulich geschickt hast, schon anfangen durch zu gehen, auch die Unterjacke fængt schon an bedenklich zu werden; es kommt diess von dem ewigen marschiren und kæmpfen ohne Ruhe und Rast, unsere Pferde sind so matt dass sie kaum noch durch den Sporn weiter gebracht werden kœnnen, aber noch immer keine Aussicht auf einen Tag Ruhe, immer marschirt, der Feind marschirt vor uns her in welcher Zahl und wo ist unbestimmt; jetzt geht es nach Havre, wahrscheinlich sind die Herren auch dort verschwunden, ob Paris noch nicht bald Lust hat zu capituliren. Es wære bald Zeit; das jetzige Leben ist zwar interessant und wechselvoll aber doch zu schwer um angenehm gefunden werden zu kœnnen.

« Unsere Sitten haben in dieser Zeit, wenigstens die meinigen glaube ich keine Schaden erlitten; man wird rauh und hart aber nicht wild und wuest. Das einzige welches uns schaden wird wenn wir so Gott will glucklich nach Hause kommen, ist dass man das Mein und Dein nicht mehr unterscheiden wird. Wir werden Alle ausgemachte Spitzbuben

sein. Es ist uns næmlich befohlen alles zu nehmen was wir finden und gebrauchen kœnnen, dies estreckt sich nicht allein auf Futter fuer Pferde und Menschen sondern auf Alles was nicht niet und nagelfest ist. Durch das Verlassen der meisten Schlœsser hier in der Umgegend steht uns der Zugang zu allen Gemæchern auf, und nun wird alles stibitzt was nur zu kriegen ist. Besonders werden die Weinkeller untersucht und haben wir in dieser Normandie mehr Champagner getrunken, wie wir in der Champagne gesehn, in zweiter Reihe stehen Pferde, alle Pferde welche wir gebrauchen kœnnen werden mitgenommen, alle Toilettensachen, Kæmme, Spiegel, Buersten, Schuhe, Struempfe, Sacktuecher, besonders Nachtmuetzen, Notizbuecher, in einem Worte alles wird geklemmt; die Officiere behaupten auch in dieser Hinsicht ihren Vorrang und stehlen prachtvolles Pferdegeschirr, Decken und besonders werthvolle Gemælde in den Schlœssern. Unser Adjutant Prinz W...... sagte mir vorgestern, « Mayer, « thun sie nur den einzigen Gefallen und stehlen sie « alles was sie nur kriegen kœnnen, wir wollen doch « dem Volke zeigen dass sie uns nicht umsonst in « diesen Krieg verwickelt haben. » Ich konnte natuerlich dass es ein Befehl war nicht anders antworten als « zu Befehlen Durchlaucht. » Was das geben wird weiss Gott, denn wenn nichts mehr zu

klemmen ist, da klemmt Einer dem Anderen Alles weg.

« Beifolgend einige Prœbchen meiner Stibitzerei :

« H.... læsst grussen; er befindet sich auch noch immer wohl und munter. P.... auch und ueberhaupt alle welche von meinen Bekannten da sind, H.... und W.... von Busbach eingeschlossen.

« Die Berichte von der Schlacht von Amiens werden jetzt wohl bei euch eingetroffen sein und wirst du die Détails daraus ersehen kœnnen. Von A.... R.... habe ich sehr lange nichts erhalten, ich habe oft geschrieben, wenn auch nur einige Worte, aber keine Antwort. Frage doch Mal den Knecht wie es ihm noch ginge. Von H.... B.... habe ich neulich eine Karte erhalten mit der Unterschrift « second lieutenant, » das sind die Herren welche bis zum Schluss des Krieges in der garnison stecken und dann Offizier werden ohne zu wissen was ein soldat im Felde sein muss. A.... R.... wird auch wohl Gemeiner bleiben aber auch stockgemeiner obwohl er mehr Gruetze hat wie mancher Lieutenant von die (1) Cavalerie.

« Zenter Klos (2) ist auch vorbeigegangen ohne etwas zu bringen, toujours malheur.

(1) Cette faute est une plaisanterie allemande, comme on dit chez nous *du dor*.

(2) Fête des pays rhénans.

et combats éternels, sans fin ni trêve, nos chevaux sont si fourbus que c'est à peine si on peut encore les faire avancer à coups d'éperon. Mais il n'y a toujours aucun espoir d'un seul jour de repos; on marche toujours, l'ennemi marche devant nous, en quel nombre et où, on ne sait pas au juste; maintenant on avance vers le Havre. Probablement que là aussi les Messieurs ont filé. Est-ce que Paris n'aura pas bientôt envie de capituler. Il serait grand temps; la vie actuelle est sans doute intéressante et variée, mais trop dure pourtant pour pouvoir être trouvée agréable.

«Pendant ce temps nos mœurs, les miennes du moins, ne se sont pas gâtées, à ce que je crois. On devient rude et dur, mais non pas sauvage et désordonné(1). La seule chose qui nous nuira, si nous rentrons sains et saufs à la maison (ce que Dieu veuille), c'est que nous ne saurons plus distinguer le Tien du Mien. Nous serons tous des coquins fieffés. On nous ordonne entr'autres choses de prendre tout ce que nous trouvons et qui peut nous être utile. Cela ne signifie pas seulement la nourriture pour chevaux et pour hommes, mais tout ce qui n'est pas cloué et rivé. La plupart des châteaux des

(1) Je ne sais si ces expressions rendent bien les nuances de brutalité si finement analysées par M. Mayer.

environs étant abandonnés, nous pouvons entrer dans tous les appartements, et l'on chipe alors tout ce que l'on peut attraper. On met d'abord les caves à contribution et nous avons bu plus de champagne ici en Normandie, que nous n'en avons vu en Champagne même ; en seconde ligne viennent les chevaux ; tous les chevaux dont nous pouvons nous servir sont emmenés ; toutes les affaires de toilette, peignes, miroirs, brosses, souliers, bas, mouchoirs, et surtout les bonnets de nuit, les carnets, en un mot tout est chapardé. Les officiers maintiennent aussi à ce point de vue leur rang supérieur et volent de magnifiques harnachements, des couvertures et surtout des tableaux de prix dans les châteaux. Notre adjudant, le prince de W..., me disait avant hier : « Mayer, « prenez-en à votre aise, et volez tranquillement tout « ce que vous pourrez attraper ; nous montrerons « bien à ce peuple que ce n'est pas impunément « qu'il nous a provoqué à faire cette guerre. » Comme c'était un ordre, je ne pus naturellement que répondre : « A vos ordres, Excellence ! » Ce que cela produira, Dieu le sait, car quand il n'y a plus rien à chiper, on se chipe tout les uns aux autres.

« Ci-joint quelques petits exemplaires de mon chapardage.

« H... te fait saluer. Lui aussi est toujours bien et dispos. P... également et en général tous ceux de

ma connaissance qui sont ici, H... et W... de Busbach inclusivement.

« Vous aurez sans doute reçu maintenant les nouvelles de la bataille d'Amiens et tu auras pu en voir les détails. Je n'ai rien reçu depuis longtemps de A... R...; j'ai souvent écrit, ne fut-ce que quelques mots, mais pas de réponse. Demande donc une fois au domestique comment il va. J'ai reçu dernièrement une carte de B... avec la souscription : « second lieutenant. » Encore un de ces Messieurs qui ne bougent pas de la garnison jusqu'à la fin de la guerre et alors deviennent officiers sans savoir ce que doit être le soldat en campagne. A... R... restera bien sûr simple soldat, à jamais (1), quoiqu'il ait plus de cervelle que maint lieutenant de la cavalerie.

« Zentes Klos a aussi passé sans rien apporter; toujours malheur!

« Maintenant, cher Maminette, il faut finir; mes yeux se ferment presque; je suis revenu la nuit dernière à une heure et demie.

« Que Dieu te garde et prie pour ton fils qui t'aime profondément.

« EUGÈNE.

« Beaucoup de compliments à tous à S... » (2)

(1) *Stockgemeiner* n'est pas traduisible.

(2) Voici ce qu'écrivait Freytag dans l'article de la Revue

Voici maintenant, comme contraste, une lettre adressée par un paysan à son ami.

« L... den 10ten ocktober 1870.

« Lieber J...., ich ergreife auch einmal die Feder einige Zeilen an dich zu schreiben. Ich habe diesen Abend den Brief gelesen den du deinem Vatter den

Im neuen Reich, dont j'ai parlé page 80. « Officiers et soldats ont vécu pendant des mois devant des pendules de bronze, des tables de marbre, des tentures de damas, des ornements artistiques, des tableaux et les belles gravures de l'industrie parisienne. Les fusiliers de Posen et de Silésie ont abîmé les sofas de velours pour s'en faire des lits moelleux, ont détruit les tables richement incrustées, ont pris les livres de leurs rayons pour se chauffer dans les froides soirées d'hiver... C'était une chose lamentable de voir un admirable tableau d'un peintre célèbre sali et charbonné par nos soldats, une Hébé avec les bras cassés, un inestimable manuscrit bouddhique gisant déchiré dans la cheminée... Alors on commença de penser qu'il serait bon de conserver pour ses amis des choses si belles et si charmantes. On inventa un système de *sauvetage* que, dit-on, des hommes éminents et distingués de l'armée n'ont pas dédaigné. Les soldats firent le commerce avec les juifs et les convoyeurs qui pullulent à Versailles; les officiers songèrent à l'ornement de leurs demeures, et ce qui pouvait facilement être empaqueté, comme les gravures et les peintures, courut le risque d'être enlevé des cadres et emballé à destination d'Allemagne... Revenez vers vous, dit en terminant Freytag à ses compatriotes, la conscience pure et les main-

3. Oktoher geschrieben hast; und mit Traurigem Herzen erfahren muessen, dass ihr den 29ten September wieder gegen die Franzossen gekæmpft habt, wo auch gewiss mancher *Deutscher Bruder :* sein Leben hat eibuessen muessen. Lieber J.... es freut mich, wen ich die Briefe lese die du schreibst, wen es heist der Lieber Gott hat uns wieder gluecklich durchgeholfen. Lieber J.... wir wissen nicht ob wir uns wieder sehn, denn es kan auch einmal deine Stunde schlagen, wo vor dich der Liebe Gott bewahren will, dass du Blæssiret oder den Todt schmeken muessest. Ach darum versæume es keinen Tag den lieben Gott zu bitten, dass er dich durch seinen Sohn *Jesum Christum* vor allen unglueck behueten und bewahren wolle. Amen. Nun will ichs schliessen. Es grusst meine Frau und die 2 Kinder vieltausendmal.

« Ein Gruss von deinem Freund

« P.... S.... »

« Cher J...., je prends encore une fois la plume pour t'écrire quelques lignes. J'ai lu ce soir la lettre que tu as écrite à ton père le 3 octobre, et j'ai appris avec tristesse de cœur que vous avez de nouveau combattu le 29 septembre contre les Français, et là aussi sans doute plus d'un *frère allemand* a dû payer de sa vie. Cher J.... cela me réjouit quand je lis la

lettre que tu écris, d'y voir que le bon Dieu nous a de nouveau heureusement protégés. Cher J.... nous ne savons pas si nous nous reverrons, car elle peut aussi sonner pour toi, ce dont le bon Dieu veuille te garder, l'heure où tu seras blessé ou même où tu devras goûter la mort (1). Ah! ne néglige pas de prier le bon Dieu chaque jour, pour qu'il daigne te protéger et te garder de tout mal par son fils *Jésus-Christ*. Amen. Maintenant je dois finir. Ma femme et les deux enfants te saluent mille fois.

« Un salut de ton ami

« P.... S.... »

Il faut remarquer que la première lettre est écrite par un jeune homme de bonne famille et celle-ci par un paysan de la Hesse. Si l'une offre un mélange inquiétant de corruption et de naïveté, la seconde révèle assurément une nature saine, forte et noble. J'ai placé à dessein ces deux lettres à côté l'une de l'autre, parce qu'elles sont la justification des jugements que j'ai portés.

(1) Il avait raison. Son ami, qui faisait partie de l'armée de Metz, a été blessé le 8 décembre à Cravant; il est mort dans notre ambulance, où nous avons pu apprécier et son courage et sa douceur.

III

Je dois les indications suivantes à l'obligeance de M. C. Belleville, lieutenant d'artillerie dans l'armée bavaroise, et qui blessé à Coulmiers, a été soigné dans notre ambulance pendant plusieurs mois. Elles lui ont été communiquées par M. le capitaine d'état-major Helvig, qui lui en garantit sur l'honneur la rigoureuse exactitude.

L'armée allemande qui a combattu à Coulmiers se composait de 14,543 hommes d'infanterie, et 4,518 hommes de cavalerie. Elle avait 110 canons. Ces forces se répartissaient ainsi qu'il suit :

Première division d'infanterie bavaroise (général Stephan). — 7 bataillons (5,402 hommes), 1 escadron de cavalerie (133 hommes), 22 canons.

Deuxième division d'infanterie bavaroise (général Schumacher). — 13 bataillons (9,141 hommes), 3 escadrons et demi de cavalerie (407 hommes), 24 canons.

Réserve bavaroise. — 8 escadrons de cavalerie (1,098 hommes), 52 canons.

Deuxième division de cavalerie prussienne. — 3 brigades de 8 escadrons comprenant chacun 120 hommes *environ* (2,880 hommes), 12 canons.

En tout 19,061 hommes et 110 canons.

L'armée du général von der Thann comprenait encore 6 bataillons, 3 escadrons et 2 canons appartenant à la première division d'infanterie; 1 bataillon et 1 demi-escadron appartenant à la seconde division, et trois batteries appartenant à la réserve. — Ces troupes, qui pouvaient former un total de 5,000 hommes, étaient à Orléans et sur la route de Paris.

Les pertes de l'armée bavaroise se sont élevées le 9 novembre à

Morts :	11 officiers,		50 hommes.	
Blessés :	32	—	480	—
Disparus :	8	—	727	—

Soit 51 officiers et 1,257 hommes. Il faut calculer une assez forte proportion de morts sur les 727 hommes portés par les Bavarois comme disparus. Cela fait monter à 4 ou 500 le nombre des prisonniers faits par les Français.

Le général d'Aurelle de Paladines dit qu'on fit à Coulmiers 2,500 prisonniers, et le général Chanzy ne parle que de 2,000. Ces chiffres ne sont pas autant en désaccord qu'on pourrait le croire avec les

chiffres donnés par M. le capitaine Helvig. Les généraux français comptent parmi les prisonniers les malades et blessés bavarois laissés dans les ambulances d'Orléans. Il y en avait plus de mille.

Le rapport du capitaine d'état-major Karnats, dans le *Militair Wochenblatt* du 19 novembre 1870, accuse 42 officiers et 650 hommes tués et blessés. Ce renseignement concorde parfaitement avec ceux de M. le capitaine Helvig.

IV

Je reproduis ici le texte de la protestation envoyée par nous à l'autorité militaire allemande après le départ de l'ambulance bavaroise n°...

« Nous, soussignés, maire de la commune de Raucourt, médecins civils de Raucourt, et membres de la Société Internationale de secours aux blessés chargés des ambulances de Raucourt, déclarons que l'ambulance militaire bavaroise n°..., attachée au ...e régiment d'infanterie, a emporté au moment de son départ, quinze couvertures de lit appartenant aux habitants de la commune. Les membres de cette ambulance ont même enlevé les couvertures qui servaient à deux de leurs amputés, qu'ils laissaient à nos soins et qu'ils ont abandonnés nus sur leurs matelas. Nous protestons contre cet acte, et nous

réclamons à l'autorité bavaroise la somme de 300 fr., prix de quinze couvertures à 20 fr. par couverture.

« Le maire de Raucourt : LALLEMEND.

« Les médecins civils de Raucourt : H. J. LEDANT, A. HENNECART.

« Les membres de la Société Internationale : GUETTE-ROUY, HUSSON-GENIN, G. MONOD, F. DUMAS.

« Les chirurgiens de la 10e ambulance internationale : BARATIER, FAURE.

« Certifié vrai par moi, juge de paix de la commune de Raucourt,

« VEBER. »

L'autorité militaire allemande a restitué en février quinze couvertures.

ERRATUM.

Ce n'est pas dans les numéros des 7, 8 et 9 avril, mais dans ceux des 7, 11, 12 et 14 de la *Gazette d'Augsbourg* qu'a paru la traduction allemande de l'article *Allemands et Français.*

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS,

33, RUE DE SEINE ET RUE DES SAINTS-PÈRES, 33

DERNIÈRES PUBLICATIONS

ALAUX. — **L'Analyse métaphysique.** Méthode pour constituer la philosophie première, par J.-E. Alaux, docteur ès lettres et agrégé de philosophie de l'Université de France, professeur de philosophie à l'académie de Neuchâtel. Vol. in-8. 7 fr. 50

Amour ou patrie. Souvenirs d'Alsace. 1870/71. 1 vol. in-18 jésus. 2 fr. 50

BARRAU (Caroline de). — **La Femme et l'éducation.** 1 vol. in-12. 3 fr.

BERLEPSCH (H.-A.). — **Les Alpes,** descriptions et récits, avec 16 illustrations d'après les dessins de E. Rittmeyer. 1 gr. vol. in-8. 10 fr.
Relié demi-chagrin, tranches dorées. 14 fr.

BERSIER (Mme Eug.). — **La bonne Guerre.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

BOIS (Ch.). — **De la Question sociale.** Brochure in-8. 1 fr.

BROTHIER (L.). — **Philosophie des Constitutions politiques.** Ouvrage posthume, avec une préface et des notes de Ch. Lemonnier. 1 vol. in-12. 3 fr.

CAUMONT (Georges). — **Notes Morales sur l'homme et sur la société.** 1 vol. in-18, jésus. 4 fr.

Lettres de Louise de Colligny, princesse d'Orange à sa belle-fille Charlotte-Brabantine de Nassau, publiées d'après les originaux par P. Marchegay. 1 vol. in-8. 5 fr.

COQUEREL (fils, Athanase). — **Libres paroles d'un assiégé.** Ecrits et discours d'un républicain protestant pendant le siége de Paris. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DALICHOUX (Aug.). — **Les dernières journées de Metz la pucelle.** Appréciations de la presse messine sur les événements. — Documents officiels. 5e édition. 1 fr. 25

DESOUCHES (Ch.). — **Etudes taires politiques,**

sociales et philosophiques. Dédiées aux ouvriers des villes et des campagnes. 1 beau vol. in-18. 2 fr. 50

Deuils et Espérances, par une Française. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

Dora d'Istria (Mme). — **Excursions en Roumélie et en Morée.** 2 forts vol. in-18. 12 fr.

Dora d'Istria (Mme). — **Les femmes en Orient.** 2 vol. in-18. 12 fr.

Fischbach (G.). — **Le Siége et le Bombardement de Strasbourg.** 5e édition, revue et augmentée, ornée de deux portraits, de huit vues et du plan de la ville après le bombardement. 1 vol. in-18, jésus. 4 fr.

La France et la Prusse devant l'Histoire (Essai sur les causes de la guerre). 3e édition, 1 vol. petit in-18. 2 fr.

Fryxell (H.). — **Histoire de Gustave II Adolphe.** Trad. du suédois par Mlle R. Du Puget. 2e édition, 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Galiffe (J. B. G.). — **Genève historique et archéologique.** 1 vol. in-4 avec dessins et *fac-simile* de Hermann Hammann. 25 fr.

Gasparin (le cte A. de). — **Appel au Patriotisme et au bon sens.** Brochure in-8. 1 fr.

Gasparin (le cte A. de). — **La République neutre d'Alsace.** 2e édition, brochure in-8. 1 fr. 50

Glardon (A.). — **Béhari Lal.** Histoire d'un Brahmane. 1 vol. in-12. 3 fr.

— **Mon voyage aux Indes orientales.** 1 vol. in-12. 2 fr. 75

Gros (C.). — **Mané, Thécel, Pharès! Rénovation politique et morale de la France.** 1 vol. in-18, jésus. 2 fr.

Hudry-Menos. — **Le Tunnel des Alpes.** Etude d'Art et d'Industrie. Brochure in-8. 1 fr.

Impressions et souvenirs du siége de Belfort, par un volontaire de l'armée de Belfort. Avec une carte, des notes et des pièces justificatives. 1 vol. in-18, jésus. 2 fr.

Légendes de l'Alsace. Traduites de l'allemand par E. Rosseeuw Saint-Hilaire. 3e édition in-18. 2 fr.

Lemonnier (Ch.). — **La Question sociale. Rapport présenté au congrès de Lausanne le 27 septembre 1871. Brochure in-8.** 60 c.

MARC-MONNIER. — **Le Congrès de la paix.** Comédie de marionnettes, 1 vol. in-18. 1 fr.

MARC-MONNIER. — **Faust.** Tragédie de marionnettes. 2e édition in-18. 1 fr. 50

MARC-MONNIER. — **Le docteur Gratien.** Comédie de marionnettes. 1 vol. in-18. 1 fr.

MARC-MONNIER. — **Poésies.** Amoureuses. — Campagnardes. — Musiques. — Voyageuses. — Parisiennes. — Allemandes. — Napolitaines. — Aux unes et aux autres. — Les Morts. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

MARC-MONNIER. — **Théâtre de Marionnettes.** 1 joli vol. in-18, pap. teinté. 3 fr. 50

MARCHAND (Alf.). — **Le Siége de Strasbourg 1870,** suivi de la description de la bibliothèque et de l'histoire de la cathédrale de Strasbourg. 1 vol. in-18, jésus. 3 fr.

DE MAUNI (R.). — **Mémoires sur l'armée de Chanzy.** 2e édition, 1 vol. in-18, jésus. 3 fr. 50

Mémoires d'une Idéaliste. Entre deux révolutions 1830-1848. 1 vol. in-12. 4 fr.

MENARD (René). — **Histoire des Beaux-Arts.** Art antique. Architecture, sculpture, peinture, art domestique, avec un appendice sur la musique des anciens, par G. Bertrand. 1 vol. in-12. 2 fr.

MICHAUD (l'abbé E.). — **Programme de Réforme de l'Eglise d'Occident,** proposé aux anciens catholiques et autres communions chrétiennes. 1 vol. in-18. 2 fr.

MICHAUD (l'abbé E.). — **L'Esprit et la Lettre dans la morale religieuse.** 1re série la Piété; 2e série la Foi. 2 vol. in-18. 6 fr.

MICHAUD (E.), Dr en théologie. — **Guignol et la Révolution dans l'Eglise romaine.** M. Veuillot et son parti condamnés par les archevêques et évêques de Paris, Tours, Viviers, Orléans, Marseille, Verdun, Chartres, Moulins, etc. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

MICHAUD (E.), Dr en théologie. — **Plutôt la Mort que le Déshonneur.** Appel aux anciens catholiques de France contre les révolutions romanistes. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

MICHAUD (l'abbé E.). — **Comment l'Eglise romaine n'est plus l'Eglise catholique.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

Lettres du maréchal de Moltke sur l'Orient. Traduites de l'allemand, 1 vol. in-18, jésus. 4 fr.

MONOD (Mme W.). — **La Mission des femmes en Temps de guerre.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50

MOYNIER (G.). — **Droit des Gens.** Etude sur la Convention de Genève pour l'amélioration du sort des militaires blessés dans les armées en campagne (1864 et 1868). 1 vol. in-12. 4 fr.

MOYNIER (G.). — **Les Institutions ouvrières de la Suisse.** Mémoire rédigé à la demande de la Commission centrale de la Confédération suisse pour l'Exposition universelle de Paris et présenté au jury international institué par le décret impérial du 9 juin 1866. 1 vol. in-8. 3 fr.

MOYNIER (G.), et le docteur L. APPIA. — **La guerre et la charité.** Traité théorique et pratique de philanthropie appliquée aux armées en campagne. Ouvrage couronné par le Comité central prussien de secours pour les militaires blessés. 1 vol. in-12. 4 fr.

OLIVIER (Juste). — **Théâtre de société.** Fantaisies dramatiques. I° La comédie des fleurs; II° Chapeau de Grésil; III° Le nuage. 1 vol. in-12. 2 fr.

PETIT-SENN (J.). — **Œuvres anciennes et nouvelles.** 3 vol. in-18, pap. teinté. 10 fr.

PETIT-SENN (J.). — **Bluettes et Boutades,** avec un avant-propos de M. Louis Reybaud. 5e édition, 1 vol. in-18, pap. teinté. 3 fr. 50

PIEROTTI (le docteur Ermete). — **Rapports militaires officiels du siége de Paris de 1870-1871,** suivis du dictionnaire historique de la carte des environs et fortifications de Paris. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PIEROTTI (le docteur Ermete). — **Décrets et Rapports officiels** de la Commune de Paris et du gouvernement français à Versailles, du 18 mars au 31 mai 1871, avec notes, appendice, carte des environs et fortifications de Paris en 1871. 3e édition in-12. 5 fr.

PIEROTTI (docteur Ermete). — **Le Cantique des Cantiques,** illustré et commenté sur le sol même de la Palestine, par le docteur Ermete Pierotti, membre de plusieurs académies. 1 vol. gr. in-4. 8 fr.

Pierotti (docteur Ermete). — **Costumes de la Palestine,** par le docteur Ermete Pierotti, qui habita le pays pendant huit années. Gr. album in-8 de 12 grav. 5 fr.

Pierotti (le docteur Ermete). — **Plan de Paris,** dressé en 1871. Nomenclature très-détaillée de toutes les parties qui constituent l'intérieur de la ville. 2 fr. 50

Poésies Genevoises. 2 jolis vol. in-18. 7 fr.

Poujade (Eugène). — **La Diplomatie du second Empire et celle du 4 septembre 1870.** 1 vol. in-12, 2e édition. 2 fr.

Pressensé (E. de). — **Le Concile du Vatican.** Son histoire et ses conséquences politiques et religieuses. 1 vol. in-18. 4 fr.

Pressensé (E. de). — **L'Eglise et la Révolution française.** Histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat de 1789 à 1802. 2e édition, 1 vol. in-8. 3 fr.

Pressensé (E. de). — **Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne :**

1re série : le premier siècle, 2 vol. in-8, 2e édition. 12 fr.

2e série : La grande lutte du Christianisme contre le Paganisme. — Les Martyrs et les Apologistes. 2 vol. in-8. 12 fr.

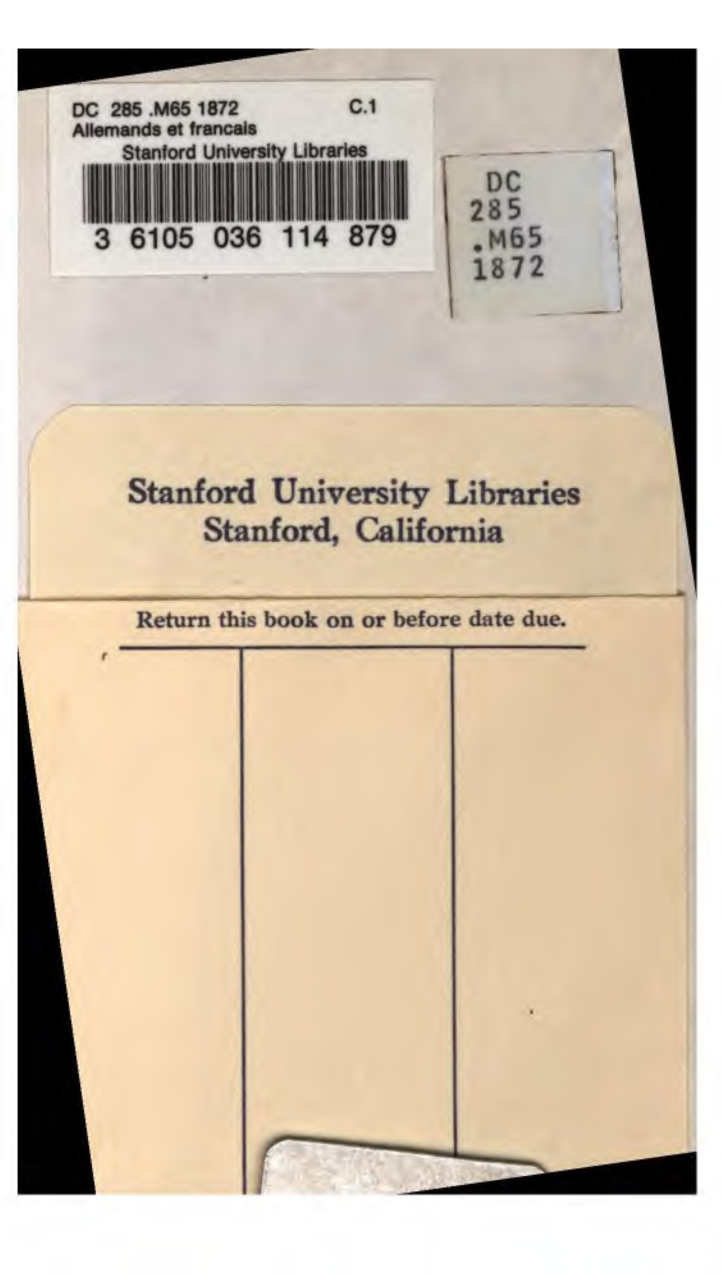
3e série : L'Histoire du dogme. 1 vol. in-8. 6 fr.

Pressensé (E. de). — **Jésus-Christ, son temps, sa vie, ses œuvres.** 3e édition. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Pressensé (E. de). — **Les Leçons du 18 Mars.** 2e édit. in-12. 3 fr.

Rambert (Eug.). — **Les Alpes suisses.** Première série : I. Les plaisirs d'un Grimpeur. II. Linthal et les Clarides. III. Les cerises du vallon de Gueuroz. IV. Les plantes alpines. V. A propos de l'accident du Cervin. VI. Origines des plantes alpines. 2e édition, 1 vol. in-8. 3 fr. 50.

Rambert (Eug.). — **Les Alpes suisses.** Deuxième série : I. Les Alpes et la liberté. II. Deux jours de chasse sur les Alpes vaudoises. III. Le chevrier du Praz-de-Fort. IV. La dent du Midi. V. Une chanson en patois. VI. Situation géographique de la dent du Midi. 2e édition. 1 vol. in-8. 3 fr. 50


DC 285 .M65 1872 C.1
Allemands et francais
Stanford University Libraries
3 6105 036 114 879
DC
285
.M65
1872
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

